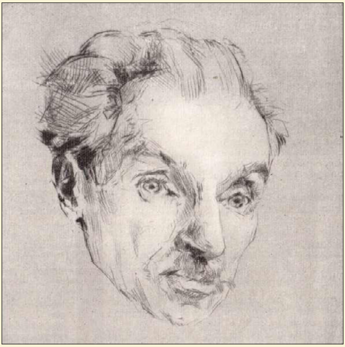
Charles-Hippolyte-Jean Géniaux

# Les Âmes en peine

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Louis Janmot (1814-1892), *Poème de l’âme* (16) dans la série « Le Vol de l’âme » (1854), collection du Musée des beaux-arts de Lyon, France.



Charles-Hippolyte-Jean Géniaux (1870-1931),
Portrait par Jean-Jules Dufour (avant 1932).

## Les Âmes en peine

PAR cette grise matinée d’octobre armoricain, l’océan avait ce gémissement profond qui suit les violentes tempêtes et, sur la grève, les déferlements « étalaient » avec une langueur accablée.

Une grande affliction pesait sur le bourg. L’avantveille, le syndic des Gens de mer, monsieur Béven, avait reçu l'avis officiel d'un terrible malheur. Le trois-mâts *Rosa-Mystica*, monté par un équipage de Ploudaniou, s'était perdu devant l'île Molène. Aucun des hommes du bord n'avait pu se sauver. Les familles du village étant alliées par des cousinages à la mode de Bretagne, toutes les maisons se trouvaient en deuil. À l'annonce de ce désastre, les veuves avaient heurté les portes de leur front en criant : « Ma Doué ! ma Doué ! »

Onze forts jeunes hommes ouvraient maintenant leurs yeux agrandis aux horreurs des abîmes hantés par les crabes verdâtres et les poulpes visqueux.

Dans la vieille église enténébrée, le recteur de Ploudaniou célébrait l'office des morts en l'honneur des disparus de la *Rosa-Mystica*. Une fausse châsse était dressée dans le chœur et les hauts candélabres supportant des cartouches à têtes de mort la cantonnaient. La jaune lumière des cierges éclairait les veuves, les orphelins et les pères et mères des naufragés. Tous les visages avaient cette expression de douleur résignée des côtiers bretons dont la vie n'est qu'une succession de deuils, car les marins y périssent presque tous, au large, dans ces lieux imprécis et agités qui n'accordent pas même le repos aux trépassés.

L'allée centrale partageait l'assistance : à gauche, les femmes en manteaux de deuil que leurs vastes capuchons obscurs faisaient ressembler à des menhirs ; à droite, les hommes, debout, hérissés, l'air terrible, bras croisés, observant les gestes du prêtre chargé d'assurer la paix des âmes, à défaut de l'immobilité des corps, éternellement balancés dans les grands fonds.

Par le porche entr’ouvert, la rumeur plaintive de l’Atlantique s’associait à la désolation de l’assistance. Retourné vers le catafalque aux draperies semées de larmes d’argent, le vieux recteur, mains levées, commença de psalmodier le *Libera :*

« Délivrez-les, Seigneur, de la mort éternelle en ce jour terrible. »

... Hélas ! hélas ! songeaient les veuves et les fils, les pères et les mères des noyés, la mort ne les a-t-elle pas surpris en état de péché mortel et seront-ils jamais délivrés ? Et s’ils ne peuvent pas obtenir la paix, leurs âmes tourmentées ne vont-elles pas revenir nous crier miséricorde ?

Ainsi pensaient-ils avec une sorte de haine pour la mer coupable d’avoir jeté leurs maris et leurs fils dans le séjour affreux des damnés, lorsque le prêtre, incliné devant la fausse châsse qu’il aspergeait d’eau bénite, prononça :

« Que Dieu vous reçoive en sa grâce, capitaine Bourhis, Jean Buanic, Julien Buanic ! »

À ce moment, le curé, les prunelles écarquillées, laissa tomber son goupillon et tendit les bras vers le porche ouvert sur le cimetière, dont on voyait, par-dessus le mur d’enceinte, l’océan haleter aux derniers sursauts de l’ouragan.

— Seigneur qui pouvez tout, quel miracle est-ce là ? s’exclama le recteur sur le ton de la plus vive surprise.

S’étant retournée afin de s’expliquer l’émotion de l’officiant, la foule des endeuillés cria de terreur et de stupéfaction.

« Délivrez-les de la mort éternelle, Seigneur, avait invoqué le prêtre, et voici, qu'à sa prière exaucée, des naufragés de la *Rosa-Mystica*, remontés de leur horrible abîme, reparaissaient aux regards de leurs parents et de leurs amis. C'étaient deux noyés, livides, en vêtements de coutil bleu souillés d'une poudre noire, sans coiffures, leurs cheveux roux plaqués aux joues, les yeux mi-clos, mains blanches et pieds nus. Ils ne bougeaient point. Des algues étaient collées à leurs vêtements déchirés. À l'exclamation du prêtre, ces défunts, resurgis brusquement de l'océan afin de montrer quelques instants leurs formes périssables à leurs familles, avancèrent de deux ou trois pas vers le cénotaphe. Il y eut alors aux derniers bancs de l'assistance, les plus proches de ces fantômes, une clameur d'effroi et les femmes aux capuchons noirs, refluèrent en tumulte vers le chœur.

Les revenants tendirent alors les mains d'un air suppliant.

— Au nom de Dieu, pauvres trépassés, dit alors le recteur en marchant vers eux, une croix d'argent au poing, pourquoi vous manifestez-vous ?

À cette apostrophe les naufragés donnèrent à leur tour les signes de l'épouvante. Ils observèrent ardemment la châsse, les femmes en capote de deuil, les hommes aux expressions assombries et les orphelins en larmes. Enfin leurs yeux brûlés se posèrent sur deux vieillards qu'ils appelèrent avec détresse :

— Père Job ! Maman Maharit ! C'est nous, Jean et Julien !

Leurs voix avaient une sonorité extraordinaire dans l'église.

Quittant leurs chaises, les vieillards interpellés avancèrent en trébuchant vers les naufragés.

— Nos enfants ! Est-ce toi, en chair vivante, Jean ? Tiens-tu ton corps réel, mon Julien ? Si vous êtes trépassés, dites-nous ce qu'il faut faire pour vous soulager, tristes âmes en peine ?

Avec une sorte de colère, les marins échappés au naufrage prononcèrent :

— Nous vivons ! Les noyés ne sortent pas des flots !

Voyez donc !

Une rumeur d'incrédulité emplit la nef ogivale. Les veuves éclatèrent en sanglots.

— Par Dieu ! nous jurons que nous sommes en vie, déclara Jean Buanic, second de la *Rosa-Mystica ;* et son frère Julien répéta :

— Par-devant Dieu, ici présent au tabernacle, je jure que je respire !

À ce moment deux cris de joie retentirent et deux jeunes filles, une blonde comme le sable des grèves et une brune aux cheveux de cormoran, Nonna et Anne Lanvern, les fiancées de Jean et Julien, accoururent vers les naufragés.

— Par respect pour cette maison de Dieu, sortez tous, mes frères, ordonna le recteur. Et plaise au ciel que nous n'ayons pas à reprendre ce service de commémoration.

Lorsque Jean et Julien Buanic marchèrent vers le porche sur leurs pieds déchaussés, sans aucun bruit, au point qu'on pouvait se demander s'ils touchaient au dallage, leurs père et mère, les sabotiers Job et Maharit, eux-mêmes, n'osèrent les aborder et les saisir. Derrière eux, Nonna et Anne, auraient voulu exprimer leur tendresse aux sauvés et ne pouvaient cependant vaincre leur appréhension. Comment Jean et Julien avaient-ils pu échapper à la mort, quand un rapport officiel, et les déclarations du capitaine de l'aviso *Arbalète* envoyé sur les lieux du sinistre, assuraient la *Rosa-Mystica* perdue corps et biens à quinze milles de Molène par une mer épouvantable, sans secours possible ?

Cependant, arrivés dans le cimetière, Job et Maharit enlacèrent éperdument leurs enfants. La foule noire, morne et silencieuse, assistait à cette reconnaissance, et il semblait maintenant qu'elle n'en fût pas ravie. Quand Nonna Lanvern et sa sœur Anne voulurent à leur tour sauter au cou de leurs fiancés, un pêcheur d'énorme carrure, au profil de bœuf, avec de longs cheveux fauves frisés aux oreilles et des joues grêlées par la variole, Gurval, leur père, de ses larges mains écarlates, les repoussa en grondant :

— Halte-là ! les demoiselles. Avant d'embrasser ces Buanic, il faut qu'ils s'expliquent. Il n'est pas clair que ces fils de paysans échappent à la noyade, quand les autres gens de l'équipage, vrais matelots nés de matelots, ont perdu leurs corps. Expliquez-vous les gars !

Les veuves et les orphelins des neuf autres marins de l'équipage du trois-mâts, les prunelles brouillées de larmes, crièrent âprement :

— Allons, parlez ! Pourquoi êtes-vous de retour quand vos camarades ont péri ?

Il y avait presque de la colère dans cette sommation des endeuillés. Les huit cents habitants de Ploudaniou formaient autour des misérables naufragés une ronde qui se rétrécissait sans cesse. Pas un visage n'exprimait la pitié pour l'état affligeant des frères Buanic, mais l'amertume, la défiance et la crainte.

Monsieur Béven, le seul homme coiffé d'une casquette à ancre d'or dans cette assemblée de bérets, reprit énergiquement :

— Lorsqu'un navire de l'État a sombré, ses officiers passent devant un conseil de guerre. Eh bien ! mes amis, si vous le voulez, nous allons juger le cas de ces garçons.

— Oui ! oui ! un tribunal !

Les réchappés de la *Rosa-Mystica,* livides et demi-nus, qui sentaient encore l'odeur du naufrage, furent empoignés rudement par Corentin Gourlaouen et Sébastien Nédélec, larges jeunes gens bas sur jambes, leurs rivaux malheureux, car ils étaient dédaignés de Nonna et d'Anne Lanvern. Ces pêcheurs les obligèrent à monter sur une haute tombe de granit. Ainsi Jean et Julien furent exposés à la vue de toute cette assistance, secrètement hostile, par préjugé de race, les Buanic étant nés d'un ménage de montagnards de l'Arrhée.

Le syndic, monsieur Béven, l'athlétique patron Gurbal, les matelots Corentin et Sébastien, et deux autres sardiniers notables, aux profils pointus de goélands, s'assirent sur l'antique pierre tombale d'un « discret messire Le Henaff, prêtre », face aux naufragés.

Au-dessous de Jean et de Julien, décolorés par la lassitude et l'appréhension, s'accroupirent le sabotier Job, leur père, un petit homme à tête carrée en masque de boîte à sel, et Maharit, leur mère, bonne vieille au nez tombant sur une bouche en arc renversé. Debout, derrière eux, Nonna et sa sœur Anne ne cessaient de considérer avec stupeur leurs fiancés, miraculeusement échappés au gouffre ténébreux où se balançaient toujours leurs infortunés camarades de bord.

Le front bas, presque anéantis de misère et d'étonnement, Jean et Julien demeuraient silencieux. Alors les habitants de Ploudaniou, en vêtements de deuil, grondèrent terriblement :

— Eh bien ! parlerez-vous ?

— Que sont devenus nos maris ?

— Où avez-vous laissé nos pères ?

— Pourquoi rentrez-vous seuls ?

À ces questions posées d'un ton violent, les frères Buanic pleurèrent. Les sons d'un glas impitoyable, rythmaient les hoquets de leurs sanglots.

## II

## LE JUGEMENT DES FRÈRES BUANIC

Maître au cabotage et second capitaine à bord du trois-mâts charbonnier *Rosa-Mystica,* Julien Buanic, jeune homme de vingt-cinq ans, avait une sveltesse et une distinction remarquées au milieu de cette population trapue et lourde. Son cou élancé portait une tête petite et douce aux cheveux en copeaux d'or. Sous leurs sourcils très remontés dans un front parfaitement lisse, ses yeux avaient l'innocence des myosotis.

Son frère Jean lui ressemblait comme une pièce sortie du même flan usé, mais ce marin, de physionomie plus inerte, devait avoir la mollesse des natures lymphatiques. Ces deux frères contrastaient avec les centaines de rudes pêcheurs sardiniers ou homardiers qui les entouraient. Ils appartenaient en effet à un autre sang : Job et Maharit Buanic, les sabotiers, s'en étaient venus des montagnes noires pour exercer leur métier parmi cette population maritime musculeuse, violente, tapageuse et rieuse. Pour la finesse native de Jean et Julien Buanic et leurs façons plus tendres, Nonna et Anne Lanvern, les filles les plus gracieuses de Ploudaniou, les avaient aimés. Comme les naufragés en pleurs, à l'évocation du malheur de la *Rosa-Mystica,* n'expliquaient pas encore leur retour prodigieux, le sévère Gurval Lanvern leur ordonna de conter la perte de leur navire sans rien dissimuler des détails de ce désastre.

— Nous revenions de Cardiff trop chargés de charbon sur notre vieux trois-mâts qui faisait de l'eau. Vers le milieu de la nuit, comme la *Rosa-Mystica* commençait de rouler bord sur bord à la houle pointue, une des pompes s'engorgea. Seule, la seconde fonctionna. L'eau montait dans la cale. Le vent fraîchit. Une bonnette, un foc et un cacatois furent emportés successivement. Tout le gréement de ce vieux sabot n'est qu'une moisissure, nous confia le capitaine. Pourtant il faudrait marcher vite, ou bien nous coulerons avant d'atteindre un port. Au matin suivant, Leguen, Bargain et Cochoux qui formaient l'équipe employée à la pompe, éreintés, découragés, nous arrivèrent dans le *roof* en grognant : On coule en douceur. L'eau passe la force de nos corps. On ne peut plus lutter. Ils se laissèrent tomber et s'endormirent aussitôt. Souron, Moël et Leffret, commandés, les remplacèrent à la pompe. Ils nous avertirent bientôt qu'ils avaient l'air d'écoper l'océan avec une noisette. Notre capitaine, bien calme, fumait sa pipe, cherchant le moyen de nous sauver. Tout à coup, il nous dit : « Il faut jeter notre houille par-dessus la ‹ lice ›, les enfants. L'armateur criera, mais quoi, les chrétiens valent-ils pas ces pierres noires ? » Allons-y ! À cet ordre, Bargain, Cochoux et Leguen se ranimèrent et nous voilà tous les dix, sauf le capitaine à la barre, qui lançons, par-dessus bord, le charbon des Anglais. Trop tard ! Nous n'avions pas l'air de faire plus de travail que des fourmis sur un tas de sable. Nos neuf cents tonnes de lourde houille restaient inépuisables. À fond de cale, la mer bouillonnait, et par la membrure disloquée des jets d'eau noire jaillirent. Hardi ! mes enfants, mettez toutes vos forces à l'ouvrage, nous encourageait le capitaine qui ne pouvait plus guère gouverner la *Rosa-Mystica* trop descendue sous la ligne de flottaison. Par cette nuit sans éclaircie, on n'apercevait plus ses compagnons, mais on s'entendait soupirer, car chacun haletait en soulageant de son mieux notre vieux navire à l'agonie. Les feux ne purent être allumés, la cale étant noyée. On périssait de lassitude et de besoin. La *Rosa-Mystica,* semblable à une éponge trempée, s'apprêtait à la plongée suprême et les hoquets de toute sa vieille carcasse nous avertissaient de sa fin. Soudain, Bourhis nous cria : Les Buanic, parez le canot ! Il jugeait donc que nous étions perdus. Mon frère et moi, nous nous élançons. Nous venions de dégager l'embarcation de ses palans et de la faire flotter, lorsque, en quelques secondes, avec une espèce de soubresaut de bête à l'agonie, la *Rosa-*

*Mystica* disparut dans un bouillonnement horrible. C'étaient les ténèbres. Julien et moi ne voyions rien. De notre canot nous entendîmes des cris terribles. Par ici ! Par là ! Que faire ? Auquel nager ? Nous ramons ! On tourne ! On revient ! On vire sur bord ! Comment se diriger ? Nous naviguions en pleine poix. Brise et courant nous emportèrent. Plus d'appels ! Non ! rien que le grondement de plus en plus rauque des vagues et une sorte de bruit d'assiettes cassées. Alors nous pensâmes : Nous approchons d'un rivage. Ce sont des galets remués ! À l'aube, nous aperçûmes des récifs bruns, découverts à mer basse. Pas moyen d'aborder. Debout sur le banc de notre canot, nous ne voyions que l'océan. Le capitaine Bourhis s'était donc trompé sur notre position, lui qui se croyait à une journée à peine de Ploudaniou, ce qui le désespérait de couler si près de sa maison. Pendant que nous réfléchissions à notre malheureuse situation, Julien me fit remarquer que nous dérivions en vitesse. Une main plongée dans l'eau, mon frère reconnut qu'elle était chaude : nous devions être dans le Gulf-Stream. Tout ce jour, le courant nous entraîna. Nous attendîmes vainement de voir paraître quelques débris de la *Rosa-Mystica*. Il y avait cinq barils vides devant le *roof*. Peut-être Bourhis, Bargain et nos camarades s'y étaient-ils accrochés ? Ah ! joie du ciel, si on les rencontrait ! Une nouvelle nuit nous surprit. Nous avions du biscuit, mais pas d'eau. On mourait de soif. Un jour encore et une autre nuit passèrent. Nous souhaitions la mort. En pleine ombre, un choc nous renversa. Nous étions échoués dans une anse et le son que rendaient les déferlements nous prouvait que c'était une grande terre. Où étions-nous ? La fièvre qui nous brûlait nous fit chercher un ruisseau. Ah ! on avait besoin de se soûler d'eau douce. Au matin, des paysans nous ramassèrent, endormis près de leur rivière. Où sommes-nous ? À Pénestic, mes pauvres garçons ! Comment, cinq lieues à peine nous séparaient de Ploudaniou ? Sans vouloir écouter les cultivateurs, aussitôt rassasiés par eux, nous sommes partis en l'état où nous étions sortis du naufrage. Nous arrivons !

Pendant ce récit de Jean Buanic, les veuves et les orphelins s'étaient représenté la lutte de leurs époux et pères à l'agonie, avec une telle intensité qu'ils éclatèrent en sanglots. Puis ils tendirent des doigts crispés vers l'océan dont la surface d'un vert mélancolique cernait le plat pays de Ploudaniou. Et ils insultèrent cette eau qui semblait un grand œil sinistre, guettant encore des proies parmi ces pêcheurs rassemblés par leur deuil.

Au clocher, le glas s'égouttait toujours. La foule, énervée, attendait le verdict du tribunal des marins. Gurval Lanvern se leva de sa pierre tombale. Bras croisés sur sa poitrine d'hercule, dardant ses yeux jaunes comme les goémons sur les frères Buanic, il leur gronda :

— Ah ! ah ! Nous arrivons ! Jour de Dieu ! Nous le voyons bien ! Mais nous arrivons tous deux seuls !

À cette apostrophe virulente Jean et Julien considérèrent avec terreur le patron pêcheur dont l'attitude achevait de les confondre. À son tour, le syndic dont la barbe d'ébène faisait de sa face un buisson inextricable, se dressa en relevant le menton d'un air d'autorité. Son index pointé sur Jean et Julien qui tremblaient d'anxiété, il prononça fortement :

— Si nous vous avons bien compris, mes garçons, à l'instant où le navire s'enfonça, votre capitaine vous avait envoyés pour « parer » le canot afin de pouvoir sauver l'équipage. Eh bien ! quand vous avez flotté et que la *Rosa-Mystica* est descendue comme un bloc de charbon dans les mille pieds d'eau, qu'avez-vous fait ? Moi, je vous accuse, lâches, d'avoir perdu vos cervelles de sabotiers, et d'avoir fui, au lieu de nager hardiment dans la nuit noire vers les cris de vos camarades en danger.

Leur gorge étranglée par l'émotion, les frères Buanic ne purent que nier cette accusation avec des mouvements fébriles de leurs bras. Et le sardinier Corentin Gourlaouen, rival de Jean, un matelot à la tête plate et au teint de feu, dit brutalement :

— Ces Buanic n'ont jamais été des gens de mer. Ils n'auraient pas dû quitter leurs sabots. Aussitôt qu'il y a du danger ces « chinchards » (*chinchard,* poisson de rebut) là perdent la boussole et laisseraient noyer Job et Maharit, leurs père et mère.

Le dernier des membres de ce jury, Sébastien Nédélec, qui ne pouvait pardonner à Julien d'être le préféré d'Anne Lanvern, les poings tendus vers ce malheureux, lui reprocha d'avoir songé égoïstement à mettre à l'abri sa petite existence, lorsqu'il aurait pu porter secours à des camarades qui avaient dû se débattre longuement sur les vagues.

— Non ! non ! on ne voyait pas à une demi-encablure, protesta difficilement Julien, car il claquait des dents autant par le froid qui le glaçait que par l'émotion.

Alors les cinq marins du funèbre tribunal clamèrent furieusement :

— Quand on a de l'honneur, on sauve les siens ou bien on périt avec eux. Voilà ce que font les matelots de cœur, mais vous autres, paysans, vous trahissez ! C’est sur des sabots seulement que vous aviez le droit de naviguer.

Le vieux Job et Maharit à croppetons sous la haute tombe qui élevait leurs lamentables fils au-dessus de l’assistance, leurs petites têtes ridées entre les mains, pleuraient misérablement. Peu touchées par leur douleur, les veuves de Bargain, de Cochoux, de Souron, de Moël, de Leffret, de Leguen et les filles du capitaine Bourhis, marchant vers Jean et Julien, les insultèrent avec des expressions effrayantes de rage.

— Nous nous doutions bien que vous aviez fui comme des lièvres… Rendez-nous nos maris ! Ah ! damnés ! retournez d’où vous arrivez ! À la mer ! à la mer ! trembleurs !

L’attitude de ces endeuillés devint si menaçante, que Nonna et Anne Lanvern se placèrent devant leurs fiancés, les bras ouverts, afin de leur faire une sorte de barrière protectrice. Et elles ripostèrent :

— Comment osez-vous reprocher aux Buanic d’avoir sauvé leur vie, malheureuses femmes ! Est-ce qu’il n’en arrive pas de même à chaque naufrage ? Ne compte-t-on pas des sauvés et des perdus ? Pourquoi voudriez-vous, par jalousie, vouer à la mort nos fiancés, sous le prétexte que la mer vous a pris vos hommes ? Dieu voulut que Jean et Julien échappassent au naufrage ; ne vous révoltez pas contre Lui !

— Dieu ! Ah ! ah ! ne l’invoquez point ! Seul le démon de la poltronnerie vous ramène, faillis garçons ! Regardez-les donc ! Ils font honte ! Ce ne sont pas des hommes ! Ce sont des âmes perdues ! Ah ! les beaux sabots de fête pour chausser vos pieds, gardez-les, Nonna et Anne ! Gardez-les bien du malheur qui les attend ! Nous autres, nous les maudissons !

Bravant le mépris public, les courageuses fiancées frayaient un passage à Jean et à Julien. Derrière leur groupe, les veuves et les orphelins de la *Rosa-Mystica,* âpre meute, ne cessaient pas d'insulter les réchappés.

— Âmes perdues ! Oui ! voilà votre vrai nom dorénavant.

En tumulte, les familles des pêcheurs accompagnaient les Buanic et les injuriaient. Le plus indulgent des sardiniers éprouvait le besoin de faire sentir à ces marins d'occasion, comme ils les appelaient, de quelle faute impardonnable ils étaient coupables.

Quand la famille des sabotiers voulut prendre un sentier à travers le palus pour regagner leur longue chaumière de glui construite à la façon des logis sylvestres de leurs montagnes, les plus acharnés des gamins, suivis des endeuillées en capuchons noirs traînant leurs orphelins aux pans de leurs manteaux, essayèrent de barrer leur route à la famille Buanic.

— N'avez-vous point grand'honte de vous tenir aux côtés de ces âmes perdues, Nonna, Anne ? clamait la veuve Bargain.

Et les filles du capitaine Bourhis, les paupières rougies par les pleurs, ajoutèrent :

— Si vous avez de la raison, abandonnez ces lâches comme ils ont abandonné notre père.

Pour toute réponse à ces méchants conseils, Anne et sa sœur embrassèrent audacieusement leurs fiancés, mais au contact de leurs joues glacées, elles frissonnèrent. Devant cet acte qu'il considéra comme une insulte à son autorité paternelle, Gurval arracha ses filles aux poitrines des naufragés en grondant d’une voix rocailleuse :

— J’aimerais mieux vous voir emportées par le jusant que de vous accorder jamais à ces fuyards.

Au même instant, le curé de Ploudaniou, monsieur Adball, un prêtre si maigre que sa soutane flottait autour de son buste, surgit sur une levée de terre entre deux lagunes. Il fit reproche aux pêcheurs de leur conduite. Du haut de son ciel, Dieu qui voit dans les consciences savait seul si les Buanic étaient coupables.

— Pour moi, ces jeunes gens sont innocents, acheva monsieur Abdall. Rentrez chez vos parents, pauvres garçons. Vous autres, tristes veuves et petits orphelins, acceptez la croix qui vous accable. Rien ne sert de haïr pour soulager sa peine.

Aux paroles de leur curé, l’excitation des habitants tomba comme se calme l’océan après un temps rageur. Il y eut bien encore, par-ci par-là, dans les groupes éparpillés, quelques courtes explosions de colère, mais le ton des conversations baissait sans cesse, tandis que se dispersait cette population affligée.

## III

## LA TOUSSAINT DES BUANIC

Trente années avant le naufrage de la *Rosa-Mystica* un ménage de paysans des monts d’Arrhée, abandonnant leur forêt de hêtres, était venu s'installer à Ploudaniou dans ce bourg de pêcheurs, grands consommateurs de sabots et de galoches.

L'industrieux Job avait construit, presque à l'extrémité d'une pointe rocheuse, sur un sol communal concédé par la municipalité, une chaumière à la mode de Spézet : murs hourdés en branches, terre et galets, avec une toiture couverte des roseaux du palus. Aussitôt leur atelier édifié, ces artisans commencèrent d'ouvrer leurs chaussures, fabriquant surtout de ces bottes de hêtres à houseaux de toile, appréciées des sardiniers dont elles protègent les jambes contre l'humidité de leurs embarcations. Deux fils leur étaient nés. Lestes et minces, avec de longs cous supportant des têtes fines aux sourcils bien arqués au-dessus de prunelles du bleu naïf des myosotis, Jean et Julien prirent coutume de jouer sur les embarcations du port avec les mousses qu'ils étonnaient par leur agilité. Bientôt ils n'eurent plus la seule supériorité de mieux grimper à la pomme des mâts ou de tresser lestement en double nœud un cordage autour de l'organeau des ancres afin d'apporter de l'aide aux caboteurs qui venaient parfois relâcher dans le port, les frères Buanic l'emportèrent encore sur leurs condisciples de l'école. Toujours les premiers dans leurs classes, Jean et Julien méritèrent de tels éloges, que leur maître convainquit le sabotier de les aider à poursuivre leurs études. Il garantissait qu'ils seraient reçus à l'École Normale et en sortiraient instituteurs.

Lorsqu'ils eurent atteint leur seizième et leur quinzième année, à la veille de passer leur brevet, une nuit que la lune répandait la traîne d'argent de sa robe céleste sur le velours d'un océan paisible, le bras allongé vers le large, Jean dit à ses parents :

— Il ne nous convient de devenir des instituteurs. Il faut que nous naviguions.

— Seigneur Jésus ! s'exclama Maharit consternée, voudriez-vous faire le métier de ces gueux de pêcheurs qui manquent de pain chaque hiver ? Julien répartit :

— Non ! le vol de ces alouettes de côte est trop court pour nous. Chaque soir, ces sardiniers semblent partir pour le Pérou, mais chaque matin les ramène à terre. Jean et moi, nous voulons voguer, des mois et des mois, sur des vaisseaux où notre instruction puisse servir à les bien gouverner.

Un matin de mai que les pommiers enchantaient l'humble campagne armoricaine de leur floraison, les deux frères, leur sac sur l'épaule, s'acheminèrent vers Pont-l'Abbé où ils devaient prendre le train qui les conduirait au port de Nantes. Jean et Julien n'étaient pas seuls. Ils tenaient chacun par la main une jeune fille, leurs fiancées : Nonna et Anne Lanvern. Derrière ces jeunes gens, à une certaine distance, Job et Maharit Buanic, consternés, suivaient avec des mines d'enterrement.

Malgré le mépris injustifié de leur père et de leurs frères pour ceux qu'ils nommaient : « les petits clercs de campagne », les jeunes filles avaient déclaré qu'elles les reconnaissaient pour leurs fiancés et qu'elles les épouseraient.

— Damnation ! s'était écrié le violent Gurval, n'auriez-vous point honte d'être les femmes de ces « gratte-papier » ?

Quelle fut donc la surprise du patron Lanvern et des cousins Gourlaouen et Nédélec, prétendants dédaignés des jeunes filles, lorsqu'elles affirmèrent un jour, que Jean et Julien, inscrits maritimes depuis le mois précédent à l'insu de tout le bourg, avaient obtenu de monsieur Kerjean, l'armateur de Quimper, un embarquement sur le grand quatre-mâts, *Le Fraternel,* qui ramènerait du Chili les salpêtres d'Iquique.

— Voilà donc que les frères Buanic longs-courriers et jamais marins de Ploudaniou n'auront navigué si loin ni si longtemps. N'est-ce pas une preuve qu'ils sont aussi braves qu'ils sont instruits ? déclara Nonna.

À cette nouvelle, l'impétueux Gurval, stupéfait, n'avait trouvé d'autre réponse que ces mots :

— Ah ! dame ! alors, c'est différent.

Dépités, Gourlaouen et Nédélec – ils désespéraient dorénavant d'épouser Nonna et Anne – grommelèrent en s'éloignant :

— Il faudra voir ce qu'ils feront sur leur navire, ces séminaristes ! Au premier « grand largue », ne les entendra-t-on pas cacarder comme des oisons de plumes qu'ils sont ?

Tandis qu'elles conduisaient par la route, jusqu'à Pont-l'Abbé, leurs fiancés enrôlés sur *Le Fraternel* à destination de l'Amérique australe, Nonna et Anne essayaient de leur sourire. À la pensée qu'ils allaient s'éloigner pour quinze mois au moins, leur désolation finit par emplir leurs yeux de grosses larmes. L'homme n'est-il pas créé pour la terre ? Pourquoi n'avaient-ils pas consenti à devenir de ces sardiniers que la nuit exile de leur maison, mais que l'aube ramène avec la marée ? Elles pressèrent donc tendrement les petits doigts par lesquels leurs fiancés les tenaient, et elles exprimèrent leurs regrets.

Masquant leur émotion sous une apparente impassibilité, les frères Buanic leur répondirent :

— Il est trop tard pour changer d'idées. Et puis, que voulez-vous, la pêche, c'est trop menu. Ce n'est point de la vraie navigation. Comment un jeune homme peut-il se contenter de vivre comme un chien de garde dans un enclos ? Enfin, vous le savez, la pêche à la sardine n'enrichit guère son homme. Nous autres, nous souhaitons de vous donner plus tard une jolie maison blanche avec des volets verts et des fleurs sur la porte. Nous avons l'idée de ne pas rester longtemps simples matelots. Pourquoi ne serions-nous pas admis plus tard à l'école d'hydrographie ? Ce seraient des capitaines que vous épouseriez.

À la pensée qu'elles pourraient devenir les dames considérées d'officiers de la marine de commerce, Nonna et Anne se jetèrent au cou de leurs fiancés.

Et il se trouva que leur candide rêve se réalisa. Jean, devenu pilotin sur *Le Fraternel* et accepté à l'école d'hydrographie, fut promu maître au cabotage. Bientôt son cadet, Julien, obtiendrait le même grade.

Trois fois les frères Buanic revinrent à Ploudaniou, en congé. Avant leur quatrième départ, Jean reçut sa nomination comme second capitaine à bord du trois-mâts charbonnier *Rosa-Mystica,* de Saint-Nazaire ; son frère devait tenir l'emploi de maître d'équipage. Leur ordre d'embarquement les obligeait à partir le surlendemain. Les épousailles furent donc remises à l'automne suivant.

Hélas ! dans quelles conditions les fils Buanic devaient-ils rentrer, cette fois, à leur village ? En naufragés, accusés du crime d'avoir laissé périr un équipage de onze hommes, tous natifs de Ploudaniou.

La tête passée par une fenêtre de sa longue chaumière à toiture de roseaux, Job regarda vers la route bleue qui sinuait à travers les rocs de granit en forme d'alligators, d'éléphants et de tortues.

— Eh bien ? demanda Maharit, ses lunettes de corne posées sur son long nez coulant.

— Je n'aperçois pas nos fils, fit le sabotier anxieux.

— Des fois, penses-tu que des mauvais gars les auraient attaqués ? reprit la paysanne.

Son vieux mari ne broncha point. Ses yeux pâles fixés sur la pointe de Ploudaniou, il grommela :

— Ah ! voici *L'Autarchiste* qui rentre. Pour être sorti ce jour de Toussaint, il faut être des païens. Ah ! ces sardiniers !

Deux voilures sang de bœuf oscillaient à leurs mâts.

— Dieu châtie ce bateau ! gronda Maharit.

— C'est l'embarcation de ce Gurbal Lanvern qui nous poursuit de sa rage parce qu'il ne peut arriver à lasser ses filles de nos garçons ! Je me fais de plus en plus de méchantes imaginations depuis que ces canailles de pêcheurs ont menacé de les envoyer quelque nuit par-dessus la falaise, rejoindre les corps des pauvres gens de la *Rosa-Mystica*. Bonté du Christ ! comme s'il y avait quelque justice à reprocher à nos braves garçons de respirer l'air… Il faut allumer la chandelle de résine. Fiche-la dans ce vieux sabot de l'âtre. Maharit. Je n'y vois plus.

Mains jointes levées vers l'image d'un Saint-Gildas représenté debout dans une auge de granit flottant sur une mer de gros indigo, Maharit supplia :

— Ramenez-nous nos fils, grand saint ! De quel péché sont-ils coupables ?

— Leur faute, la mère, c'est de vivre, quand leurs camarades de la *Rosa-Mystica* ne sont plus à cette heure que des squelettes hantés des poulpes, répondit sombrement le sabotier... Allons ! patientons. Le chemin est loin de la ville ici... Peut-être nos garçons auront-ils trouvé quelque bon embarquement au cabotage chez monsieur David, l'armateur. Pour ses pommes de terre à envoyer en Angleterre, il lui faut beaucoup d'équipages... Vrai de vrai, plus moyen pour nos fils de rester à Ploudaniou. On se détourne à leur arrivée ou bien les mousses leur crient : « Au cimetière ! au cimetière, les revenants ! »

Cependant, la vieille Maharit, sa chandelle de résine au poing, était allée s'agenouiller devant la chromolithographie violemment enluminée de vermillon et d'or du grand saint Gildas, et elle lui dit avec effusion :

— Saint Patron venu d'Irlande sur les flots, toi qui sais les dangers des naufrages, intercède pour les âmes du capitaine Bourhis et de ses matelots, car ils étaient peut-être en état de péché. Ensuite, je te le demande, Gildas, fais que les gens de Ploudaniou ne poursuivent plus de leur haine sans motif Jean et Julien. Je voudrais que les âmes du capitaine Bourhis et de ses neuf camarades de la *Rosa-Mystica* apparaissent aux pêcheurs et leur apprennent que mes enfants ne sont point responsables de leur trépas. C'est cette nuit que ce miracle peut s'accomplir, si tu le demandes à Dieu, grand saint Gildas ! Allons ! pauvres Bourhis ! Bargain ! Leffret ! Cocheux ! debout ! debout ! Rentrez chez vous avertir vos endeuillés de la vérité. Allons ! les esprits ! apparaissez !

Et comme la sabotière, hors de sens, trépignait, en criant :

— Manifeste donc ton pouvoir par cette apparition, grand saint.

Job lui commanda sèchement d'avoir à se taire. Et il déclara :

— Assez de cris, femme. Si ceux de ce bourg entendaient tes implorations, ils croiraient nos garçons fautifs... Oh ! oh ! qu'est-ce qu'il y a ? On marche dans le sentier... Non ! le vent frappe la barrière de notre clos... Oh ! toujours ces cloches ! Et l'océan geint comme une bête harassée !

— Et la brume commence de tomber sur la presqu'île, ajouta Maharit. Nos garçons se seraient-ils égarés ? Il y a des étangs dans le palus. Oh ! qui va là ? Qu'est-ce que c'est ? Parlez donc !

Le gros huis de l'industrie rustique du sabotier, poussé lentement, livrait passage à Jean et Julien, front bas, mains aux poches. Surpris, leurs parents sursautèrent. Les jeunes gens gardant le silence, Job demanda :

— Pas d'enrôlement ?

— Non !

— Pourquoi ?

— Pour la chose... toujours... comprenez donc !

Le son du bourdon de Pont-l'Abbé vint emplir la chaumière de sa funèbre clameur. Les quatre Buanic furent forcés de songer à la cérémonie commémorative en l'honneur des disparus de la *Rosa-Mystica.* Il aurait semblé que les églises, comme les gens et jusqu'à la mer par son gémissement perpétuel, conspiraient pour leur rappeler sans cesse le naufrage du charbonnier.

Le maître au cabotage et son frère s'assirent sous le rabat de la haute cheminée.

— Ainsi l'armateur n'a pu trouver de place pour vous sur l'un ou l'autre de ses navires ? questionna Maharit outrée de ce refus.

Jean répondit sans se départir de son calme :

— On l'avait prévenu contre nous... c'était visible.

— Il semblerait que nous ferions couler tous les vaisseaux qui nous recevraient à leur bord, ajouta son frère. Bah ! c'est notre sort, maintenant ! La misère a posé son grappin sur nous.

Tout à coup par la porte large ouverte, deux fantômes légers sautèrent sur l'aire de la salle.

— Oh ! des « anaons » *(âmes)* soufflèrent Job et Maharit en se signant rapidement du pouce, sur le front, la bouche et le cœur.

Effarés, les frères s'étaient levés sous la hotte de la cheminée et on ne pouvait plus distinguer leurs têtes cachées par le baldaquin. Le capitaine Bourhis et le timonier Bargain, ceux dont les cris avaient retenti le plus fort et le plus longtemps sur la noire atlantique, venaient-ils leur adresser des reproches ? Il n'en fallait plus douter, car c'était le soir de la Toussaint où les esprits ont permission de Dieu de rentrer dans les maisons.

— Qu’avez-vous ? C’est nous, Nonna, Anne, nous venons aux nouvelles, dirent les jeunes filles stupéfaites du mutisme et de l’immobilité des Buanic.

Se baissant avec précaution sous le rabat de la cheminée, Jean et Julien s’approchèrent de leurs fiancées. Pour vaincre l’obscurité redoutable aux gens superstitieux, Maharit alluma une lampe et la suspendit à une poutre traversière de la charpente. À sa flamme tout le plafond apparut goudronné et scintillant. Les fumées huileuses des copeaux de hêtre avaient coaltaré toutes les solives de la saboterie.

— Comme vos mains sont froides ! disaient les jeunes filles après avoir pressé celles des marins.

— Glacées comme celles des trépassés, fit Julien avec un rire amer. Oui, nous savons ce qu’on raconte au village. On vous accuse de fréquenter des « anaons ».

— Ah ! taisez-vous ! Ce ne sont pas des plaisanteries à dire, protesta Nonna ; mais lorsque Jean voulut l’embrasser, pour lui prouver la chaleur de ses lèvres, elle se recula peureusement.

Anne chuchotait tendrement à Julien :

— Crois-moi, toutes les réflexions mauvaises des filles du capitaine Bourhis ne m’empêcheront pas de t’aimer. Ah ! c’est vrai, les Bretons ont la tête dure dans l’amour comme dans la rancune. Et à Ploudaniou, ils ne veulent rien oublier.

— Qu’ils oublient ou se rappellent, nous n’avons rien à nous reprocher, repartit vivement le jeune homme. En êtes- vous bien assurées, vous-mêmes, ta sœur et toi ?

Anne inclina profondément la tête, mais elle se garda de prononcer une parole. À force d'entendre les affirmations véhémentes des veuves de la *Rosa-Mystica,* elle finissait par croire que son fiancé et Jean avaient pu se trouver victimes d'une terreur panique. N'étant point nés de marins, n'étaient-ils pas excusables ?

— Dégoûtés d'être traités d'assassins par des gens de mauvaise foi qui ne nous pardonnent point d'être leurs supérieurs par le grade et la science, déclara Jean, nous avons décidé que nous irions chercher un engagement à Marseille.

Maharit ne semblait contrariée d'un échec qui lui laissait ses fils et elle dit :

— Et si les directeurs des compagnies de Marseille s'inquiètent de votre passé, comme c'est probable, vous risquez le même refus qu'à Quimper.

— Alors que faire ? fit Julien désolé.

— Ce qu'il faut faire ? Ne pas vous éloigner de Ploudaniou si vous ne tenez pas à nous perdre, déclara Nonna avec émotion.

Les bras croisés, Julien et son frère, troublés, répétèrent :

— Il faut pourtant vivre ! Le long cours, c'est notre métier.

— Eh bien, abandonnez-le, s'écria Nonna et faites-vous instituteurs dans ce pays. Cela vous serait aisé, vous êtes capables d'obtenir votre brevet.

Jean et Julien aimaient de tout leur cœur candide Nonna et Anne. Leur proposition imprévue et le récit qu'elles venaient de leur faire d'une tentative d'accordailles de Gourlaouen et Nédélec, les bouleversaient.

— Ces filles ont raison, prononça énergiquement Job. Pardieu, oui ! devenez instituteurs et vous serez encore les premiers parmi tous les « chinchards » de cette côte Hein ! une belle école blanche, un jardin, une maison soignée. Je vous aperçois d'ici.

D'une voix paisible Jean répondit à Job :

— Je vous honore comme je le dois, mon père, mais, pourtant, songez-y, par mes études j'étais devenu maître au cabotage et j'avais obtenu la place de capitaine en second. C'est quelque chose ! sans compter qu'un capitaine finit par gagner plus qu'un instituteur !

Nonna et Anne avaient pris affectueusement les mains des jeunes gens et les obligèrent à s'asseoir près d'elles sur un banc-coffre sculpté de fleurettes et d'oiseaux de l'invention du sabotier. Un long silence suivit.

À plusieurs centaines de toises dans le palus hérissé de joncs et de tamaris qui séparait la chaumière du bourg, d'aigres chants d'enfants s'élevèrent. Le brouillard parut les étouffer. Bientôt ils se firent entendre, plus rapprochés, et l'on eût dit les cris amers d'une volée de courlis. Ayant prêté l'oreille, Nonna prise d'un tremblement, murmura :

— On croirait entendre des cantiques d'église. Ce n'est pas naturel.

— C'est soir de Toussaint, fit remarquer Maharit très pâle.

— Ne s'en viennent-ils pas du côté de notre maison, ces chanteurs ? demanda Job anxieux.

Et Nonna, qui s’était inclinée sur une fenêtre, répondit :

— Éteignons les lumières. Il ne faut pas qu’elles les attirent.

Avant que Jean et Job pussent l’en empêcher, la craintive jeune fille avait soufflé les lampes, tandis que sa sœur renversait la chandelle de résine dans le sabot qui la supportait. Ce fut l’obscurité totale. La psalmodie s’élevait de plus en plus stridente dans l’épaisse « brouée » montée de l’océan. En affreux registre suraigu et avec des ports de voix ridicules, les mousses de Ploudaniou chantaient :

« Seigneur, roi de Gloire, délivrez les âmes perdues des peines de l’enfer et de ce lac profond qu’elles ont mérité ! Délivrez-les de la gueule du lion, que l’enfer ne les engloutisse pas comme la mer et qu’elles ne tombent pas dans les ténèbres de ces lieux affreux. Recevez les âmes perdues dont nous faisons aujourd’hui la mémoire, Seigneur ; faites passer de la vie à la mort les esprits de Jean et Julien Buanic ! Ainsi soit-il ! »

Sur cette oraison sinistre, la cinquantaine de garçons, réunis en bande processionnelle, voulurent imiter les cris de poulie des pétrels et les âpres miaulements des goélands. Relevés du banc-coffre, Jean et Julien respiraient avec accablement, dents serrées de fureur. Les jeunes filles pleuraient. Tâtonnant dans la nuit, Job avait saisi son « paroir » d’acier et il le tournait dans l’air avec le geste de vouloir évider comme un sabot les entrailles de ces insulteurs.

Or, ceux-ci marchaient impitoyablement vers la chaumière dont la large baie vitrée de l’atelier n’avait pas reçu de volets. À travers ce vitrage apparurent les mousses qui portaient des falots rouges et verts. Ces lumières de couleur communiquaient à leurs visages grimaçants des aspects diaboliques. Leurs yeux écarquillés semblaient de rubis ou de jade. Par instants, ces polissons élevant à bout de bras leurs lanternes, hurlaient :

« *De Profundis,* âmes perdues, *de profundis !* Aux abîmes, corps morts ! aux abîmes ! »

Les poings fermés, Jean et son frère marchaient déjà vers la porte afin de châtier terriblement ces misérables, lorsque leur mère et leurs fiancées les arrêtèrent. Dans quelle bataille allaient-ils s'engager ? S'ils assommaient quelques-uns de ces enfants, leur situation n'en deviendrait que plus impossible.

Enfin la foule des enfants s'enlisa dans la brume. À cette distance leurs lumières atténuées évoquaient les lugubres esprits des naufragés émergés des grottes sous-marines hantées des congres et des crustacés, les tristes esprits en peine de repos éternel qu'ils ne trouveront jamais au fond des mers mouvantes.

Sur le point de disparaître derrière les rocs de Kenpenhir, la bande haineuse des garçonnets glapit :

« *Dies irae !* âmes perdues ! *Dies irae !* »

## IV

## NOËL DE PÊCHEURS

Parmi la joie de toutes ces faces, vermeilles à l'éclairage d'un feu de lande augmenté des débris d'un canot brisé, seules, Nonna et sa sœur gardaient un silence pensif. À chaque moment, écartant cette marmaille trépidante, le large Gurval allongeait ses bras en avant de lui et se frayait passage à travers la houle des têtes rousses qu'il dominait. Sorti dans sa cour, il regardait vers le port signalé par son feu rouge, à l'extrémité du môle. Deux hommes courtauds, « chaloupant » des hanches comme des embarcations au roulis, s'avancèrent pesamment.

— Est-ce vous, Gourlaouen, Nédélec ? Laissez venir, « toutt » !

— C'est nous patron, et si nous arrivons en retard, c'est qu'on vient d'apprendre une méchante nouvelle : les fils de Bargain et de Leffret, ces naufragés de la *Rosa-Mystica*, viennent de perdre eux-mêmes leurs corps à l'école des mousses à Brest. Leur canot chavira en rade. À cette heure, leurs mères se déchirent le visage de leurs ongles, et donnent de la tête dans leurs bahuts. C'est une pitié !

Sur cette réflexion les trois pêcheurs se regardèrent sans parler, les yeux dans les yeux, puis Nédélec reprit :

— S'il y a des endeuillés, il existe aussi des gens qui ne devraient pas vivre. Sais-tu, Gurval, que les Buanic ont trouvé leur enrôlement sur un *cargo-boat* de Marseille ? Ils envoient jusqu'à des cinq cents francs d'un coup à leurs paysans de parents. Je le tiens du facteur Rouzille.

— Ah ! fit seulement Lanvern, et il demeura songeur en pensant que les fils du sabotier se promenaient en casquettes d'officiers sur la Méditerrannée et qu'ils pouvaient adresser des billets bleus à Job, sans se gêner.

— Allons ! trinquons ! Haut les bols ! commandait Gurval Lanvern debout à l'extrémité de la table. Que l'Enfant de la crèche nous accorde bonne saison prochaine de pêche et la mort dans nos lits.

— Amen ! répondirent à pleine gorge la cinquantaine des enfants, brus, beaux-fils et petits-enfants du patron sardinier, et ils choquèrent leurs écuelles.

Nonna et sa sœur avaient évité avec adresse de trinquer avec Gourlaouen et Nédélec et elles redoutaient la réprimande de leurs parents. Contrairement à leur crainte, leur redoutable père, qui s'en était aperçu, ne manifestait pas son mécontentement. C'est que Lanvern, chef d'une tribu d'enfants difficiles à établir, avait souci de marier ses filles aux meilleurs partis. D'ailleurs, de sa nature, Gurval était glorieux.

Depuis la confidence de Gourlaouen, il ne cessait de songer à Jean et Julien qu'il voyait en costumes de toile blanche et casquettes d'officiers. N'envoyaient-ils pas des cinq cents francs, par mandat à Job ? Ces sommes prouvaient un beau commandement. Après tout, lui Gurval, n'avait pas perdu de fils ou de cousins dans le naufrage de la *Rosa-Mystica*. Et l'on avait peut-être exagéré la poltronnerie des fils Buanic. Saurait-on jamais la vérité puisqu'il n'y avait pas eu d'autres témoins que ces deux frères ?

Avec leur finesse native, la blonde Nonna et Anne la brune devinèrent qu'il y avait eu saute de vent dans l'esprit de leur père pour des motifs qu'elles auraient bien voulu connaître. Assurées que Gurval ne voulait plus les forcer à s'engager avec des pêcheurs sans bien et sans esprit, au cours de cette soirée, elles en profitèrent pour leur faire mille petites impolitesses devant lesquelles ces garçons plus épais et maladroits que des bouées demeuraient sans défense.

## V

## À BORD DU *MONASTIR*

C'était un vilain petit *cargo-boat* de la Compagnie franco-africaine. Depuis trente années, ce navire faisait un pénible service entre Marseille, Sousse et Sfax. Il apportait aux Tunisiens des objets manufacturés et de l'outillage, et il rapportait en France de l'huile, des fruits, des dattes ou de la semoule.

Lorsque Jean en avait pris le commandement, sous les ordres d'un capitaine mécanicien, la malpropreté du *Monastir* l'avait consterné. Aidé de Julien, il avait obtenu de le repeindre en blanc et, maintenant, le *cargo-boat* avait l'air d'un yacht de plaisance. Afin de se mettre à l'unisson de leur navire si bien tenu, les frères Buanic affectaient de revêtir toujours des costumes de toile immaculée. Coiffés de casquettes en usage dans la marine de guerre, ils avaient si bonne mine que les directeurs de leur compagnie leur annoncèrent qu'ils donneraient, à la prochaine occasion, le commandement en premier d'un vapeur à Jean, avec, comme second, son frère. Julien avait aussitôt écrit cette grande nouvelle à son père en priant le sabotier de la répandre par tout le village.

Pourtant, malgré le charme qu'ils éprouvaient à naviguer le long d'un littoral aux blanches villes fleuries de grands minarets dorés, Jean et Julien avaient la nostalgie de leur barbare Armorique et de ses flots du vert triste des grands bois de chêne. C'est qu'ils avaient laissé au pays leurs cœurs, et pas un jour ne se passait sans qu'ils se demandassent :

« Recevrons-nous bientôt des nouvelles de Nonna ou d'Anne ? Quand nous écriront-elles : « Arrivez ! nous vous attendons » ?

Comme le *Monastir* avait débarqué à Sousse les machines agricoles dont il était chargé, Jean courut à la poste et il y trouva une lettre de Nonna. Et il lut :

> « Je voudrais, dès la première ligne, te dire que mon père consent à notre mariage. Hélas ! s'il n'y est pas opposé, il hésite à cause des conversations qu'on tient toujours sur votre attitude dans la nuit funeste que tu sais. Les veuves de Bargain et de Leffret en parlent comme si elles en avaient été témoins, et les demoiselles Bourhis viennent de nous faire bien du mal, à ma sœur et à moi. Elles assurent qu'elles ne vous en veulent point de la perte de leur père, et qu'elles comprennent que le plus hardi marin peut être victime d'une défaillance, quand son existence est en jeu.
>
> « Ainsi donc, mon cher Jean, il nous faut encore patienter, quelque peine que nous en éprouvions. »

Sa lecture terminée, Jean s'en revint au *Monastir*. Il était si lugubre que Julien lui demanda :

— Que t'est-il arrivé ?

— Rien, ou plutôt lis, car notre malheur est commun.

Lorsque Julien lui rendit l'enveloppe, il lui dit avec des yeux douloureux :

— Eh bien ! je comprends le trouble de nos fiancées.

T'avouerai-je que, parfois, le remords me ronge ?

Après avoir réfléchi sombrement, Jean répondit :

— Nous étions à bout de nos forces en cette nuit de misère. Il est vrai que nous aurions pu nous laisser couler avec eux au lieu d'accoster une terre le surlendemain.

— Nous serions donc morts, dit Julien d'une voix sombrée. À quoi bon, frère ? Il ne faut pas se noyer sans raison ! C'eût été un suicide et notre noyade ne rachetait pas la vie d'un seul de nos compagnons !

Le syndic, monsieur Béven, lisait à haute voix : « Le courrier maritime d'Armor » à une douzaine de patrons réunis dans son bureau :

« On annonce de Marseille que la Compagnie franco-africaine vient de donner le commandement du *cargo-boat Turban* au capitaine Jean Buanic, de Ploudaniou. Nous félicitons notre compatriote de ce brillant avancement, dû à ses qualités de navigateur instruit. Le *Turban* est un navire anglais de Southampton, récemment acheté par la Compagnie africaine, et du port de sept cents tonnes. Le second de ce vapeur, Julien Buanic, frère du capitaine, mérite la même confiance pour ses...

— On est toujours récompensé de sa belle conduite ! fit aigrement le père Gourlaouen.

— Heu ! n'exagérons pas. À quel long-courrier n'est-il pas arrivé de naufrager ? fit le syndic conciliant.

En repliant son journal, il ajouta :

— Il faut tout de même que ces Buanic aient du mérite pour qu'à leur âge on leur confie des commandements pareils. Vous les verrez plus tard conduire les grands Transatlantiques. Nous avons peut-être été trop sévères pour eux ?

Cette opinion de monsieur Béven frappa tellement Gurval Lanvern qu'aussitôt rentré à la maison, il déclara qu'il faudrait tout de même faire savoir à Jean et Julien qu'il les reverrait avec plaisir. Des garçons, bientôt chefs de vapeurs de quatre cents pieds de long à soixante hommes d'équipage, méritaient tout de même quelque considération. Et ils toucheraient des appointements d'amiraux, la marine de commerce récompensant bien son personnel.

« Oui, je me moque des jaloux, conclut le patron Lanvern. Au fond, nous ne sommes pas sincères à Ploudaniou. Chez nos pêcheurs il y a surtout de la jalousie contre le rang atteint par ces fils de sabotiers. »

## VI

## LE RETOUR DES CAPITAINES

Trois mois s'étaient écoulés. Le dernier jour de mai, vers la tombée du jour, Job, Maharit, Nonna et Anne se promenaient lentement sur les dunes de Poultriel. L'océan moutonnait, et sa rumeur mélancolique emplissait l'espace.

— Nos marins auraient-ils manqué le train de Quimper ? murmura le sabotier.

Soucieuses, les jeunes filles considéraient l'Atlantique comme si leurs fiancés eussent dû surgir du large sur leur navire. Un crépuscule hâtif, par ce ciel nuageux, éteignit toutes formes et toutes nuances.

— Rentrons, proposa Maharit dont la petite tête coiffée de blanc tremblait nerveusement.

Job referma soigneusement son huis.

— Puisque vos parents consentent à votre mariage, mes belles, demandait Maharit, pourquoi ne nous adressent-ils jamais que le bonjour sans venir s'expliquer ?

Anne eut le courage de répondre :

— Ils n'osent pas encore se rendre chez vous... par rapport aux idées des gens du village.

Plus avisée que sa sœur, Nonna expliqua :

— Ils n'ont point honte de Jean et de Julien, bien au contraire, seulement nos parents veulent prendre en douceur les gens de Ploudaniou.

— Il y a donc encore de la haine contre eux ? fit Job. Ah ! maudite engeance !

L'horloge à poids tinta huit coups.

— Que font-ils, nos enfants ? se demanda Maharit. Maintenant, c'est la nuit. S'ils oubliaient leur chemin, ils courraient du danger. Rendons-nous au-devant d'eux.

— Oh ! non ! attendons, dit Nonna en rougissant. Mais écoutez-donc, on appelle. On dirait une querelle... des menaces !

Épouvantée, Nonna s'était jetée sous les rabats de la cheminée, tandis qu'Anne, poussant le châssis d'une petite croisée, essayait d'apercevoir les hommes qui vociféraient sur le palus. Tout bas, comme si l'ennemi rôdait près de la saboterie, Maharit demanda :

— Que vois-tu, ma jolie ?

— Rien que la mer, le ciel et les marais.

— Je vais sortir pour me rendre compte, déclarait Job en cherchant un bâton, lorsque Anne, toujours penchée sur la croisée, se rejeta dans la salle en donnant les signes de la terreur.

— Aurais-tu vu les disputeurs, ma fille ? questionna la vieille Maharit.

Sans pouvoir parler, la jeune fille niait d'un mouvement convulsif de la tête. Ce fut alors à Nonna de s'enhardir. Prudemment elle remonta ses yeux par-dessus la petite baie ouverte sur le palus.

— Ah ! Notre-Dame-de-Bon-Secours, soyez-nous en aide ! chuchota-t-elle en se retirant aussitôt.

À son tour Job ouvrit sa fenêtre de l'air menaçant d'une personne prête à la défense de son bien, mais dès qu'il eût regardé, il dit d'un ton défaillant :

— Oh ! ce ne sont pas des hommes, mais des êtres contre lesquels on ne peut rien.

À cet avertissement, Maharit alla embrasser le socle d'un calvaire de bois sculpté par le sabotier, et posé sur l'entablement de la cheminée.

Côte à côte, Nonna et Job ne cessaient plus d'observer le palus enténébré et leur horreur grandissait. Sans bruit, s'avançaient deux spectres aux corps blancs qui déployaient tout à coup de grandes ailes noires. Ces fantômes s'arrêtèrent brusquement, se baissèrent, et puis, inclinés, s'élancèrent dans la direction de la saboterie. Ces esprits l'abordaient, lorsqu'une longue clameur monta des rocs de Kerpenhir :

« Âmes perdues ! Âmes perdues ! Ah ! ah ! ah ! »

— Christ ! gronda le sabotier, je comprends, et il retira de son huis le clenche, un verrou de bois et la barre d'appui qui assuraient sa solide fermeture.

Sur l'aire de la chaumière, les fantômes s'élancèrent en s'exclamant :

— Ah ! enfin ! père ! mère ! Nonna ! Anne ! quel retour !

Lorsque les artisans et les jeunes filles reçurent l'étreinte des marins, ils remarquèrent qu'ils étaient froids et ruisselants comme s'ils sortaient des flots. Alors ils se retirèrent de leurs bras et observèrent Jean et Julien avec stupeur.

« Jésus de bonté, songeait Maharit, nous venons d'enlacer des noyés. Mes pauvres fils auront naufragé, mais Dieu, par pitié, me ramène « leurs signes » pour que je prenne congé d'eux. »

— Ô mes chers garçons ! gémit Maharit, apprenez-nous ce qu'il faut faire pour soulager vos peines en l'autre monde.

À cette imploration, et malgré leur détresse visible, Jean et Julien ne purent s'empêcher de rire.

— Parbleu ! maman, si nous sommes gelés, allumez une belle flambée et la chaleur nous soulagera plus vite que vos incantations, déclara Jean.

À ces mots qui rompirent le charme, Nonna, Anne et les sabotiers se rapprochèrent des longs-courriers et osèrent en toucher les manches humides.

— Pourquoi êtes-vous mouillés ? Et pourquoi ces costumes blancs avec ces manteaux noirs sur les épaules ? demandèrent-ils.

— Si nous sommes vêtus de toile blanche, répondit Jean, c'est par une idée ridicule. Nous voulions nous montrer à vous dans les élégants uniformes que nous portons au beau soleil de la Méditerranée, à notre bord. Et si nous sommes trempés, c'est qu'on vient de nous jeter dans l'étang de Plomer.

Dans le silence pénible qui avait accueilli la déclaration de son frère, Julien ajouta tristement :

— Vous n'auriez pas dû nous écrire de rentrer au pays. Ils n'ont rien oublié, ceux de Ploudaniou.

Les jeunes filles en larmes voulurent embrasser les marins, mais lorsque Nonna et Anne sentirent les bras glacés de leurs fiancés se refermer sur leurs épaules, elles frissonnèrent d'angoisse. Était-il possible que des vivants fussent aussi dépouillés de chaleur ?

Jean prit place sur le banc engagé sous le manteau de la cheminée et Nonna s'assit peureusement près de lui. En face d'eux, Julien et Anna se placèrent sur deux billots. Agenouillés devant le foyer qu'ils ne cessaient de harceler pour en exciter la combustion, les sabotiers attendaient que leurs fils voulussent bien leur apprendre quels misérables avaient essayé de les noyer. Enfin, Jean parla d'une voix monotone, comme si l'attentat dont ils venaient d'être victimes était un événement très ancien.

— Le train, très en retard, nous déposa sur le quai de Pont-l'Abbé à l'entrée de la nuit. Un cultivateur voulut bien nous conduire dans sa carriole jusqu'au Minihy. Là, nous dûmes marcher dans une telle obscurité, qu'au lieu d'atteindre directement Poultriel, nous nous trouvâmes de l'autre côté du port de Ploudaniou. Un équipage, quittant son bord, portait ses voilures sur les épaules, précédé d'un mousse avec une lanterne. À l'aspect de deux étrangers vêtus de blanc dans un pays où tout le monde s'habille en sombre, ces gens jetèrent bas leur faix et voulurent se sauver. Malheureusement pour nous, deux de ces pêcheurs, Gourlaouen et Nédélec, saisirent la lumière de leur mousse et nous éclairèrent en plein visage : ils nous reconnurent et prévinrent leurs compagnons.

— Hé ! camarades, les Buanic osent revenir. Rentrez d'où vous sortez, âmes perdues. À l'eau ! à l'eau !

Cramoisi de fureur, Job gronda :

— Oh ! il n'y aura de paix pour moi que lorsque j'aurai évidé comme des sabots les poitrines de tous ces cancres à deux pinces.

Cependant les flammes du foyer avaient séché les vêtements de toile des marins et leurs visages réchauffés avaient repris tout leur charme. En comparant ces fiancés distingués aux rudes sardiniers, les jeunes filles les admirèrent dans toute l'innocence de leurs cœurs.

Coup sur coup, Job, pour se consoler, avait bu trois petits verres de vin chauffé et sucré.

— Allons ! allons ! fit-il rasséréné, à quand la noce, mes poulettes ?

— Notre père décidera, répondirent-elles en rougissant. Et si Gurval changeait encore d'avis ? dit Jean soucieux.

Elles protestèrent qu'il ne pouvait pas en être ainsi, car leur mariage était du goût de leur père.

— Nous voudrions le croire, car c'est pour nous marier sans retard avec vous que nous sommes revenus, déclara Julien. Oui, pressons cette cérémonie, et puis vous partirez avec nous pour Marseille.

— Est-ce possible ? s'exclamèrent les brodeuses à la fois ravies et inquiètes.

— Oui, c'est possible et vous habiterez, là-bas, une petite maison rose au-dessus de l'Estaque, dans les mimosas. Vous connaîtrez le bonheur de ces pays clairs !

Leurs yeux d'océanides agrandis à l'évocation de ce paradis terrestre, mains jointes, Anne et Nonna, extasiées ne pouvaient plus parler.

## VII

## LE NAUFRAGE DU *CELTIQUE*

Assez honteux de leur acte de violence, Gourlaouen et Nédélec évitaient maintenant l'approche des frères Buanic. Jean et Julien affectaient de se promener en leurs uniformes d'officiers mariniers.

Les envieux assuraient que c'étaient des costumes de fantaisie, car il était peu probable qu'à bord de leur *cargo-boat,* ils revêtissent ces dolmans parés de galons larges d'un doigt et brodés au col d'ancres trop longues. Une trêve était intervenue entre les gens de Ploudaniou et les frères Buanic. Les pêcheurs avaient jugé sévèrement la tentative de Gourlaouen le Rouge et de Nédélec le Chauve, empoisonnés par leur jalousie. Cependant, au désappointement de Jean et de Julien, le patron Gurval les accueillait toujours froidement, et lorsqu'ils lui demandaient de fixer une date pour leur mariage, il leur répondait avec embarras.

Le même soir, comme les jeunes gens désolés s'en épanchaient à Nonna et à sa sœur, celles-ci leur confièrent en rougissant que les propres matelots de leur père, avaient menacé le patron Lanvern d'un terrible charivari s'il consentait à l'union de ses filles avec les frères Buanic. Mis au courant des singulières hésitations de Gurval, et poussés par leurs fils, Job et Maharit décidèrent de mettre le patron sardinier en demeure de faire publier les bans du mariage.

Lorsqu'ils aperçurent la maison de granit des Lanvern, si farouche dans l'entassement des rocs granitiques de son entourage, ils s'arrêtèrent comme médusés, les yeux sur le cadran solaire d'ardoise fixé au pignon. Il fallut que le pêcheur sortît lui-même, par hasard, avec une houe à déterrer les patates, pour qu'ils se décidassent à s'avancer. Dès qu'il remarqua leurs beaux habits, Gurval passa sa paume d'un air railleur sur sa barbe rousse et les invita à entrer.

Aussitôt, avec l'impétuosité des gens faibles, Job et Maharit crièrent :

— Qu’est-ce que signifie ce retard au mariage de nos enfants ? Jean et Julien seront repartis avant d’avoir pu passer par l’église et la mairie.

En plaquant sa paume avec force sur sa table-huche, Gurval prononça :

— Moi, je n’avais rien promis... Je laissais espérer, pas davantage. Je ne dis pas que vos fils ne me plaisent point, mais je ne peux pas encore m’engager. Comprenez-vous ?

— Non, on ne comprend qu’une chose, vociféra Job, qui ne se possédait plus, c’est que vous avez tous par ici des consciences de « chinchards ».

Les pauvres sabotiers n’étaient pas au terme de leurs peines. Quand ils rapportèrent à leurs fils l’accueil qu’ils avaient reçu et quelle avait été leur réponse, devant les hésitations de Lanvern, Jean et Julien mécontents, s’exclamèrent :

— Vous n’avez pas su prendre Gurval. Il va se buter comme une ancre dans les roches et le grelin cassera par votre faute. Nous ne pouvons pas renoncer à Nonna et Anne. Quelle misère !

## VIII

## LES CHEFS DE L’OSSUAIRE

Toute la nuit il avait venté dur. Plusieurs fois, dans l’ombre, Jean sentant passer sur son visage l’âpre haleine de l’Atlantique, avait eu l’envie d’aller regarder du roc de Kerpenhir les flots se combattre.

Dès l'aube venue, il traversa le petit enclos où son père cultivait quelques raves et pommes de terre. À sa surprise, il remarqua, juste en face de la barrière, deux piquets enfoncés dans le sable qui supportaient des crânes enlevés à l'ossuaire. Sous chaque tête de mort, une inscription, peinte au goudron sur une planche, avait été clouée :

« Mon nom est Jean Buanic, capitaine naufrageur ».

Et sous l'autre chef, il lut :

« Je suis Julien Buanic, âme perdue. »

D'abord l'horreur retint le jeune homme immobile, puis il alla chercher son frère. Dans le gros temps qui rugissait autour d'eux, hébétés, découragés ils contemplaient les macabres piquets. Enfin, ils se décidèrent à les retirer afin que leurs parents n'en fussent pas affligés ; mais, avec le respect instinctif des Bretons pour les reliques des défunts, ils auraient voulu leur assurer une place respectée.

— Il faudrait les rapporter au cimetière, murmurait timidement Julien, mais cela me paraît bien difficile maintenant. Il fait jour. Nous serions rencontrés et c'est nous qu'on accuserait d'avoir enlevé de l'ossuaire ces chefs. Quel scandale !

Les marins regardaient autour d'eux comme si une inspiration subite pouvait leur arriver de l'espace. Après une hésitation, Julien proposa de les jeter aux flots. L'océan n'est-il pas la grande tombe des marins les plus braves ?

— Tu as raison, frère.

Les longs-courriers s'avancèrent jusqu'à l'extrémité du petit cap de Poultriel en tenant les têtes posées respectueusement sur leurs paumes et tous deux à la fois lancèrent les crânes à l'océan.

Au même instant, à travers le palus, une voix stridente s'éleva :

*Je suis le capitaine Bourhis !*

Et une seconde voix, plus basse, annonça :

*Je suis le timonier Bargain !*

Ensuite, une dizaine de voix réunies appelèrent :

*À nous les Buanic !*
*Nous périssons !*
*Ô ma mère !*
*Ô ma femme !*
*Ô mes chers petits enfants !*

Jean et Julien eurent un geste d'impuissance affligée, puis ils essayèrent d'apercevoir les misérables qui avaient machiné cette scène atroce. Enfin ils marchèrent vers leur chaumière.

Par le bas sentier de Kerpenhir sinuant entre les roches granitiques, Nonna et sa sœur, chargées des manches bigoudènes, brodées pendant la semaine, qu'elles allaient rapporter au tailleur Gourhan de Pont-l'Abbé, attristées par la nouvelle attitude de leur père, avaient voulu saluer leurs fiancés au passage et les assurer de leur fidélité. Les énormes pierres du défilé cahotique les dissimulaient à la vue de Jean et de Julien qu'elles aperçurent. L'allure hagarde des deux frères dans la tempête à laquelle ils paraissaient s'offrir avec une funeste satisfaction, surprit les jeunes filles. Folles de terreur à l'aspect des Buanic qui, le front au ciel, y rêvaient leur cauchemar, Nonna et Anne se sauvèrent en songeant qu'elles aimaient sans doute des « âmes perdues ».

Depuis trois jours, l'ouragan s'exaspérait. Parfois une lame de fond, formidable, montait à l'assaut de la dune chevelue de joncs sur laquelle les femmes rassemblées épiaient le passage des grands navires fuyant au vent avec des culbutes angoissantes. Dans l'après-midi l'Atlantique prit la couleur de l'absinthe. Soudain, vers Lanvec, une explosion retentit que les falaises répercutèrent malgré le bruit de plus en plus terrible des déferlements et des galets traînés.

— On dirait le canon d'alarme, fit Jean surpris. Il serait à croire qu'un grand navire se trouve en péril ? Le poste des sauveteurs de Lanvec doit être prévenu.

— Oh ! Passion du Christ ! faudra-t-il donc qu'il y ait toujours du monde en peine, et sur terre et sur l'eau, murmura Maharit en sortant de son armoire un cierge bénit, rapporté de Kerfeuntun.

L'ayant allumé, elle le plaça devant l'image enluminée de saint Gildas, le navigateur merveilleux à l'auge de granit.

Dès les sept heures, par le ciel ennuagé, ce fut l'obscurité totale, et une pluie mêlée de grêle commença de mitrailler la chaumière secouée aux sautes de vent ; alors toute la maison semblait s'ébrouer comme un chien au sortir de l'eau.

— Quelle nuit épouvantable se prépare ! déclara Jean.

— Je ne pourrai pas dormir, déclara son frère. Comment ne pas songer tout le temps aux pauvres gens en danger !

La sabotière qui assaisonnait, au gros poivre, sa soupe de pommes de terre et de lard, s'écria :

« Vierge Marie ! si l'on voulait sans cesse tenir son cœur dans la poitrine du prochain, on ne cesserait pas de mouiller son mouchoir... Êtes-vous de bel appétit ce soir, garçons ?... Oh ! cette gueuse de tempête va déplumer notre chaume ! Quel pays de malédiction ! »

— Moi, j'ai faim, annonça Job plutôt pour donner l'envie de manger à ses fils que parce qu'il éprouvait véritablement le désir de s'attabler. S'approchant doucement de Maharit, inclinée sur sa marmite qui s'effumait, il lui chuchota :

— Regarde donc nos garçons, sont-ils drôles ?

Leurs bras passés au cou l'un de l'autre, et debout en face de la baie vitrée, quoique le ténébreux crépuscule les empêchât de rien apercevoir sur l'océan, Jean et Julien considéraient dans sa direction avec une attention passionnée.

— Qu'attendent-ils ? murmura Maharit craintive.

— Sait-on ? Ah ! les marins, femme, quelle singulière espèce d'hommes !

— Une fusée ! s'exclamèrent les longs-courriers qui n'avaient pas cessé de regarder la grande baie vitrée de la saboterie.

Un trait de feu à panache de lumière verte illumina les ténèbres.

— Qu'est-ce que cela signifie, garçons ? questionna le sabotier.

— Un navire en perdition, répondait Jean. À mon idée ce doit être un vapeur d'importance ; les voiliers caboteurs ne sont guère munis de ces signaux pyrotechniques.

Un beuglement formidable emplit le palus tout entier et les vitres de la saboterie tremblèrent à ses vibrations.

— La sirène du phare, annonça Jean. Cette fois on ne peut plus en douter, les postes de sauvetage de Lanvec et de Ploudaniou devront partir au secours du naufragé.

Un nouveau mugissement et d'autres encore, ne cessèrent plus de retentir.

— La brume s'est sans doute abattue sur la mer et le phare signale au capitaine en péril sa situation, confia Jean à son frère qui appuyait son front contre les carreaux.

Ses yeux bleus étincelants de résolution, Julien dit alors à son frère :

— Une idée, si nous embarquions ? Avec tes connaissances tu pourrais rendre service cette nuit.

Les joues de Jean s'enflammèrent. N'était-ce pas une façon éclatante de mériter l'admiration des pêcheurs ? Il se voyait fêté, embrassé de Nonna et son mariage lui paraissait une certitude. Mais, d'un autre côté, il redoutait l'accueil des rameurs, quand il les aborderait, avant d'avoir pu leur faire comprendre pourquoi il désirait les accompagner au danger.

Brusquement, les deux frères, sans avoir besoin de s'expliquer davantage, revêtirent des tricots de laine et des caleçons, car ils savaient qu'il faudrait sauter à la mer et s'y plonger à mi-corps pour aider au lancement du canot sauveteur. Lorsqu'ils traversèrent, ainsi accoutrés, la salle de la saboterie, leur mère s'exclama :

— Qu’est-ce que c’est ? Arrêtez ! Ah ! les malheureux !

Veillez sur eux, Christ de passion !

Tandis que les sabotiers alarmés échangeaient leurs pensées, Jean et Julien, fonçant tête baissée à travers l’ouragan, s’avançaient vers le port. Malgré l’horreur de cette nuit, ces jeunes gens songeaient avec joie :

« Enfin nous avons trouvé le moyen de nous réhabiliter ! »

Quand ils atteignirent la grand’rue de Ploudaniou, en passant devant une « maison du bateau » illuminée par ses becs à incandescence, ils entendirent quelques pêcheurs aux visages rouges debout devant le comptoir de zinc où ils consommaient du rhum, annoncer que c’était le *Celtique,* de Brest, qui s’était échoué sur la « basse Spinec ». Un fier vaisseau de trois mille tonnes, tout neuf ! Des enfants mal éveillés, demi-vêtus, des femmes et jusqu’à des vieillards arc-boutés sur leurs bâtons pour résister aux rafales descendaient vers le hangar où le canot sauveteur était remisé. Déjà une douzaine de sardiniers, parmi les plus vigoureux, avaient enlevé aux patères des murailles les ceintures de sauvetage dont ils avaient entouré leurs tailles. Avec dépit Jean et Julien remarquèrent qu’ils n’en pouvaient plus trouver aucune ; ils espéraient que des rameurs, sollicités par eux, céderaient leurs places.

— Holà ! s’il y a des pères de famille, on se propose de partir à leur place, crièrent-ils.

Leurs voix provoquèrent soudain l’émoi de cette foule bruyante et remuante.

— Jour de Dieu ! ce sont les Buanic, s’exclama

Gurval en chandail vermillon, ses lièges noués autour de son thorax athlétique.

— Ce sont eux, dit Jean avec bonne humeur, et ils réclament leur part de danger, patron ?

Interdit, le grand Lanvern ne savait quelle réponse leur donner, lorsque Gourlaouen, arqué sur ses basses jambes et poings tendus, cria furieusement :

— Arrière ! les âmes perdues ne sont point faites pour sauver les corps en peine.

— Il a raison, approuvèrent Nédélec et quelques matelots. On ne peut pas avoir confiance en eux.

À travers la multitude des têtes pressées que la passion, la terreur, la jalousie, le mépris, la curiosité, faisaient grimacer. Jean et son frère aperçurent Nonna et Anne qui appuyaient sur eux un long regard d'amour et d'admiration.

Elles leur restaient fidèles, ô bonheur !

— Une simple petite place de rameur, la dernière de toutes, si vous voulez, patron, réclamait modestement Jean à Gurval dont il remarquait le trouble, et des fois, je pourrais vous aider de mes conseils ?

Le sardinier consultait du regard Gourlaouen, son sous-patron, lorsque celui-ci s'écria :

— Tonnerre ! Buanic, t'imagines-tu que nous avons besoin de tes conseils, espèce de capitaine d'usurpation ! Noms conseiller, museau enfariné ! Apprends qu'avec Gurval, je suis le maître du canot de sauvetage et que je n'ai pas besoin d'un officier de contrebande pour nous noyer tous.

Des applaudissements accueillirent cette injuste exécution contre laquelle Lanvern ne protesta qu'en levant ses épaules à leur faire toucher les oreilles. Et comme si les frères Buanic n'avaient pas encore vidé jusqu'à la dernière goutte leur coupe de fiel, le jaloux Nédélec brailla :

— Patron Gurval, nous n'avons point d'avis à recevoir des lâches. Ah ! plutôt que mes camarades et moi nous acceptions de les embarquer ? Là-bas, au péril, ils nous trahiraient et se sauveraient seuls.

Dominant cette scène de désordre du haut de son caisson, Gurval ne savait encore quel parti prendre, lorsqu'une vingtaine de sardiniers poussèrent irrésistiblement les Buanic hors de l'abri.

— Attention ! oh ! hisse ! commandait au même instant Béven ; et femmes, enfants, vieillards halèrent le « cartahu ». Le grand canot glissa sur sa quille et, soudain, s'échappant de son chariot, comme un nageur qui pique une tête, il rebondit à la lame au cri triomphal des pêcheurs. Nonna et Anne, bousculées par des gens uniquement préoccupés du succès de ce lancement, avaient essayé de rejoindre Jean et Julien. Quand elles furent enfin sorties du hangar, elles aperçurent, de l'autre côté du port, sur le sentier de Kerpenhir, deux formes blanches qui fuyaient rapidement. Les demoiselles Bourhis entourées par les veuves de la *Rosa-Mystica,* criaient aigrement :

— Arrière ! les âmes perdues. Buanic, vous auriez noyé les gens du *Celtique* comme vous avez abandonné notre père, et nos maris. Âmes perdues ! âmes perdues !

Et les mousses, en dansant, imitaient par plaisanterie le ululement des chats-huants.

## IX

## LE BRICK FANTÔME

Ce samedi soir d’octobre, le patron Gurval Lanvern, au sortir de la friterie de monsieur Kersalaun où il avait touché la paie des trente mille sardines livrées par son équipage pendant la semaine, s’en revint à sa « maison du bateau » retrouver ses matelots afin de régler leurs dépenses et de verser à chacun sa part.

La maison du bateau de l’*Autarchiste,* singulier nom donné par Gurval à sa barque, en souvenir de l’amiral La Réveillère, son ancien chef d’escadre, était une auberge-épicerie-boulangerie régentée par la veuve Stéphanie, maîtresse femme, forte en couleur, qui versait l’alcool, pesait le poivre, taillait le pain ou giflait les mauvais payeurs avec une autorité qui lui valait la considération de Ploudaniou. Elle venait de faire remarquer à Gourlaouen et à Nédélec qu’ils lui devaient chacun deux litres d’eau vulnéraire, ainsi qu’en faisaient foi deux barres au-dessous de leurs initiales gravées sur l’embrasure du cellier, et ceux-ci s’acquittaient à regret, quand Maharit, la sabotière, pénétra dans la « maison du bateau » afin d’y acheter une tourte de méteil. La sabotière éloignée, les pêcheurs commencèrent de s’interpeller les uns les autres.

— Est-il vrai que ses fils commandent aujourd’hui un voilier qui fait le cabotage de Redon en Angleterre ? Quelles bêtises ont-ils encore faites à Marseille ?

— Holà ! patron Lanvern, tu ne défends point tes gendres ? intervint la veuve Stéphanie en riant.

Le dur visage de Lanvern prit une expression terrible et il dit à voix basse :

— Saurait-on regretter ceux qui ne sont plus ?

— Vierge de Dieu ! que veux-tu signifier ?

Tous les sardiniers s'étant rassemblés silencieusement autour du père de Nonna et d'Anne, celui-ci déclara, qu'à son idée, dans la nuit où le *Celtique* avait naufragé, ce n'étaient pas Jean et Julien Buanic, en chair vivante, qui s'étaient présentés, mais leurs esprits. Il y avait beau temps que ces garçons ne bourlinguaient plus en ce monde. Oui, depuis le malheur de la *Rosa-Mystica.*

Le lendemain matin, un dimanche, sous un ciel d'une grisaille uniforme, et devant une mer de plomb, deux jeunes filles, en vêtements sombres, marchaient vite entre les énormes rochers en forme de champignons ou de moines encapuchonnés. Nonna et Anne, qui semblaient soucieuses de n'être pas remarquées, se glissaient entre les formidables éboulis granitiques afin de se rapprocher de l'anse de Poultriel où la fumée jaunâtre des copeaux de hêtre de la saboterie s'élevait au-dessus de la dune hérissée de chardons bleus.

La veille, en sortant de l'épicerie-boulangerie Stéphanie, Maharit avait rencontré les jeunes brodeuses qui s'en venaient de leur atelier de Pont-l'Abbé, et sans même s'arrêter, afin de ne point attirer l'attention des curieux, la sabotière avait vivement murmuré au passage :

— Il y a des nouvelles ! Demain pendant la grand-messe venez me voir.

Aussi Nonna et Anne après avoir trouvé un prétexte pour assister au premier office du matin, profitant de ce que toute la population était enfermée dans la nef gothique dont le clocher ajouré jaillissait comme un jet d'eau bleue sur l'horizon, essayaient d'atteindre la saboterie des Buanic sans être aperçues.

— Qu'est-ce que Maharit et Job nous apprendront ? fit Nonna pensive. S'ils nous avaient vraiment aimées, Jean et Julien seraient-ils partis sans nous avertir de leurs intentions ?

— Ah ! souviens-toi de cette scène affreuse autour du canot de sauvetage, ma sœur. Je leur pardonne bien volontiers d'avoir fui Ploudaniou, mais je ne comprends pas encore pourquoi ils nous laissent depuis plusieurs mois dans l'ignorance absolue de leur sort. Parfois, quand j'y réfléchis, je les trouve singuliers. Te rappelles-tu cette matinée de mai, par ce grand vent, l'avant-veille de l'ouragan ? Leurs visages n'étaient-ils pas étranges ?

— C'est vrai, ils ne semblaient presque plus appartenir à cette terre.

— Oh ! Sainte Vierge ! Serais-tu donc de l'avis de ceux qui croient que...

— Tais-toi ! je n'affirme rien, Nonna. Mais sait-on jamais ?

Un des châssis de la saboterie fut poussé et, par la baie ouverte, une petite face vernie comme une pomme d'api dans laquelle luisaient des yeux de souris, s'agita :

— Maharit nous appelle, dit Anne. Comme elle paraît réjouie ! Je n'aperçois personne dans les marais. Nous pouvons entrer chez elle.

Les jeunes filles marchaient vers la chaumière, quand une blanche voile de misaine et un grand foc de toile verte dépassèrent la pointe de Kerpenhir.

— Malheur sur nous ! C'est le côtre du syndic. Il doit avoir pris à son bord notre père chargé d'aller juger sur place une réclamation à propos de filets crevés par la faute d'une balise en dérive.

D'instinct, les brodeuses se tapirent derrière une rangée de tamaris plantés par Job en façon de barrière. Après un savant virage, l'embarcation changeant ses amarres de bordage, mouilla sur le lieu de son enquête. Les jeunes filles virent le syndic lancer ses ancres et s'affourcher. Un point rouge brilla contre le mât de misaine.

— Notre père, fit Anne effrayée, et il a des yeux qui reconnaîtraient la couleur d'une mouche sur la maison des Buanic. Nous sommes prises.

Quelques minutes s'écoulèrent. Penchée sur l'allège de sa croisée, Maharit, étonnée, ne comprenait rien à l'attitude des jeunes filles. Les ayant aperçues, elle leur dit gaîment :

— Faites-vous votre prière, mes belles ? Entrez donc !

J'ai de belles histoires à vous faire connaître.

— Chut ! taisez-vous, Maharit !

À cet avertissement, la sabotière considéra les marais, la dune, puis la mer, et aperçut enfin, dans l'anse de Poultriel, la barque aux voiles carguées.

— Pauvres pigeons bleus, dit-elle alors, j'ai compris.

Oui ! oui ! demeurez où vous êtes, car vous seriez aperçues. M'entendez-vous ?

— Oui, mère Buanic.

— Eh bien ! mes chères filles, je ne puis plus tarder à vous raconter la grande nouvelle. Mardi, si vous avez du courage, vous reverrez Jean et Julien !

Toujours agenouillées dans le sable et leurs têtes baissées afin que leurs coiffes pailletées ne fussent pas aperçues de Gurval Lanvern et du syndic qui sautaient à la lame dans leur embarcation, à cent mètres à peine du rivage, les brodeuses questionnèrent avidement la sabotière. Et voici ce que Maharit leur apprit. Pour des raisons qu'ils feraient connaître plus tard, Jean et Julien voulaient laisser croire aux gens de Ploudaniou que jamais plus l'on n'entendrait parler d'eux. Il ne fallait pas qu'on soupçonnât, dans le bourg, leur présence momentanée sur le littoral. C'était leur volonté d'être considérés comme morts.

À ce point du récit de Maharit, les jeunes filles furent prises d'un tremblement d'effroi en se remémorant leur discussion précédente.

À cet instant, la tête mousse aux yeux clairs de Job apparut à la fenêtre, et il dit d'un ton acerbe :

— Puisqu'on appelle mes garçons « âmes perdues » ils s'imposeront aux damnés pêcheurs de Ploudaniou en cette qualité. Voilà ce qu'ils nous mandent. Et ils doivent avoir leurs raisons. Ah ! ils se vengeront, c'est mon idée et…

— Laissez-moi donc leur dire le nécessaire, interrompit Maharit. Mes fils m'écrivent :

« Si Nonna et Anne nous portent encore

> de l'affection, qu'elles se réunissent à vous, mardi, à cinq heures du matin, à la pointe du Toulinguet. Un youyou venu de la mer vous prendra tous quatre et vous mènera à bord du *Grèbe* où nous vous recevrons dans nos bras, chers parents et chères fiancées. Là, sur notre navire, on s'entendra pour l'avenir. On vous reconduira sur terre avant que les gens du bourg aient pu se douter de notre rencontre. Alors, nous reprendrons notre vol vers le large ! »

Oui, voilà ce que nos fils nous écrivent.

— « Alors nous reprendrons notre vol vers le large » répétait la blonde Nonna, ses yeux d'océanide tout écarquillés par l'inquiétude. Ils ne nous emmèneront donc jamais avec eux, Jean et Julien ?

— Ha ! ha ! entendez-moi ce petit poisson volant, s'exclama la sabotière égayée. Bientôt le curé et le maire passeront par là et vous naviguerez de conserve avec vos maris tant qu'il vous plaira.

À la marée de ce lundi soir d'octobre, presque tous les patrons pêcheurs refusèrent de partir. Par ce calme plat, les voiles roucouées pendaient à leurs vergues avec des plis de guenille. Et la nuit s'écoula trop lente au gré de Nonna et d'Anne. Bien avant l'aurore, les deux sœurs examinèrent le ciel et la mer. Hélas ! il aurait semblé que l'air était devenu du lait. On ne pouvait distinguer le phare et les grèves.

— Misère ! Leur brick ne sera pas au rendez-vous ou bien jamais il n'osera envoyer son canot à la côte, dit Nonna deinée.

Le clocher de Ploudaniou sonnait quatre coups. C'était encore l'obscurité, quand bras dessus et bras dessous, pour se donner de l’audace, les sœurs Lanvern ouvrirent leur porte. Elles ne conservaient plus guère d’espoir d’être conduites à bord du « Grèbe ». D’ailleurs, existait-il vraiment, ce brick annoncé par Job et Maharit ? Ces pauvres parents n’avaient-ils pas été victimes d’une hallucination ?

C’était marée basse et les jeunes filles marchaient maintenant sur des pierres goémoneuses où leurs pieds glissaient. Soudain, au détour d’un bloc gros comme une chaumière, des mains se posèrent sur leurs épaules. Elles jetèrent une exclamation d’épouvante.

— Taisez-vous, par le Christ ! les réprimanda Job.

— Silence, mes belles ! suppliait Maharit, embarquons vite.

Pendant le parcours, Anne, la plus hardie, les ayant interrogés sur Jean et Julien, ils signifièrent du geste qu’ils ne comprenaient pas et continuèrent de ramer.

Des propos de Gourlaouen le Rouge revinrent à la mémoire de Nonna. Ce pêcheur dédaigné par la jeune fille, lui avait dit un jour avec tristesse : « Malheureuse, vous ne vous apercevez donc pas que vous vous êtes fiancées à des âmes perdues, votre sœur et vous ? »

Anne poursuivait des pensées semblables, et elle était bien résolue, aussitôt arrivée sur le brick, de s’assurer de la réalité de son fiancé en le mettant en demeure de revenir à terre avec elle, afin de dire hardiment à Gurval : « Je commande avec mon frère un voilier caboteur dans lequel j’ai une part de bénéfices sur le fret. Ma situation est bonne. Je veux me marier avec votre fille. Accordez-la moi ! Nous avons trop attendu et vous n’avez aucune raison pour me la refuser. Ne vous mettez pas en peine de l’opinion des jaloux, nous irons vivre au loin. » La brodeuse décidait ainsi, quand une grande forme, floue comme une nuée, apparut dans le brouillard.

Les rameurs accostèrent à l’échelle de bois et aidèrent les sabotiers et les jeunes filles à grimper. La brume qui commençait à se résoudre en eau, ruisselait le long des haubans et communiquait à tous les objets touchés une viscosité répugnante. Presque défaillantes d’émotion, Nonna et Anne virent s’ouvrir devant elles de larges bras, et se sentirent pressées sur les poitrines humides de leurs fiancés, beaucoup plus grands qu’elles, et qui descendirent ensuite, sur leurs fronts, des lèvres froides. Leur impression fut si terrible que toutes leurs résolutions les abandonnèrent et qu’elles n’osèrent plus poser une seule question. À quoi bon ! Quoi qu’il arrivât désormais, Dieu n’avait-il pas voulu qu’il en fût ainsi ?

Jean et Julien emmenèrent leurs parents et leurs fiancées en poupe du brick et les firent asseoir devant le *roof*. Ils restèrent eux-mêmes debout. Un jour blafard commençait d’éclairer leurs visages marmoréens qui n’avaient jamais paru si beaux aux jeunes filles. D’un ton monotone, Jean et Julien racontèrent leur existence depuis la nuit du naufrage du *Celtique*. Gourlaouen, Nédélec et une douzaine de pêcheurs, sans doute ivres, avaient voulu les tuer à leur sortie du hangar et c’est ce qui expliquait leur départ immédiat. La main étendue vers le port invisible, Jean dit à voix basse :

— Cruellement, nous nous sommes condamnés nous-mêmes, pour longtemps, à l’absence, afin d’éviter un crime fatal, qu’ils en soient les auteurs, ou que nous y soyons poussés nous-mêmes.

Anne voulait s’écrier :

« Mais votre silence pour nous ne s’explique pas. » Elle ne put ouvrir les lèvres. Les paupières closes, Julien soupirait. Enfin il murmura :

— L’oubli viendra ! Il vient toujours. Qui donc prie encore pour les âmes du capitaine Bourhis et des naufragés de la *Rosa-Mystica ?*

— C’est vrai, les filles Bourhis ont dansé au dernier pardon de la Tréminou, et la veuve Leffret s’est remariée, s’écria Maharit. Ces gens de Ploudaniou n’ont de fidélité que pour leur haine. Ô mes garçons ! croyez-le, s’ils vous en veulent, c’est surtout parce que, fils de paysans, vous avez eu le bonheur de sortir vos corps de la mort pendant que les autres matelots, nés de marins, y perdaient leurs âmes.

Dans la misère de son cœur désillusionné par cette entrevue si contrainte, Nonna ne put s’empêcher de pleurer silencieusement. À la vue des larmes, le visage de Jean exprima une tendresse infinie et il murmura :

— Laissez-moi vous faire part d’un projet qui nous hante, Julien et moi. Il faut que vous sachiez pourquoi nous vous avons donné rendez-vous à notre bord. Dans quelques instants nous allons lever l’ancre et nous vous emmènerons vers des pays plus heureux.

Effrayées, Nonna et Anne se récrièrent :

— N’en faites rien ! Pouvons-nous abandonner notre famille dans ces conditions ? Déshonorées, nous ne pourrions plus jamais la revoir.

— Et cependant, reprit Julien, majeures, toutes deux, vous êtes libres de votre détermination. Nos parents, que nous emmènerions aussi, vous prouveraient dans quels sentiments nous agissons. Vous iriez vivre avec eux dans un lieu que les gens de Ploudaniou ne découvriraient pas jusqu'à notre mariage prochain.

Mais les jeunes filles dirent en pleurant qu'elles ne se pardonneraient jamais d'avoir quitté leurs parents de cette façon. Leur majorité leur donnait des droits dont elles n'useraient qu'à la dernière extrémité. Elles suppliaient donc leurs fiancés de les ramener à terre, car elles avaient l'espoir que leurs père et mère, devant le témoignage de leur invincible fidélité, ne pourraient plus se refuser à donner leur consentement.

— Songez qu'ils doivent lutter contre l'opinion de toute la population, acheva Nonna. Nous savons ce qu'ils souffrent eux-mêmes. Les cinq matelots de la barque de notre père ont menacé de le quitter s'ils vous prenaient pour gendres. À votre prochain retour nous prendrons la décision que vous réclamez de nous. Par grâce, aujourd'hui, débarquez-nous au Toulinguet.

À cet instant un des matelots du brick, en vigie au gaillard d'avant, annonça :

— L'horizon se découvre ! Le vent !

Un frémissement agitait les vergues. Sentant le navire rouler, Anne et Nonna jetèrent un cri d'angoisse.

La gorge étreinte par leur affreuse déception, Jean et Julien rassurèrent les jeunes filles, et ajoutèrent :

— Quittons-nous donc, adieu !

Nonna et sa sœur sentirent une fois encore autour de leurs tailles l’étreinte des bras froids de leurs fiancés et leurs bouches glacées posées sur leurs joues les firent frissonner. Le petit brick s’éteignit sur la mer comme une lumière soufflée. Lorsque les sabotiers et les jeunes filles se trouvèrent seuls sur le noir et rocailleux *Toulinguet,* ils se considérèrent quelques instants d’un air hagard.

Puis ils reportèrent leurs regards vers le large. Sur l’Atlantique embrumée un halo immense diluait le soleil automnal. Vers la passe de Ploudaniou, quelques voiles jaunes glissaient vers la haute mer.

— *Le Grèbe ! le Grèbe !* demandait Maharit. Où est-il passé ?

Ils le cherchèrent en vain avec des regards anxieux. Le navire fantôme s’était évaporé et peut-être n’avait-il jamais eu que la valeur d’un rêve.

## X

## LES FEUX DE COULEUR

Ce samedi soir de décembre, la nuit précoce était déjà venue, et le grand Gurval n’était pas rentré.

— Oh ! bonne Vierge, lui serait-il arrivé malheur, se plaignait déjà la corpulente madame Lanvern, lorsqu’un corps gigantesque domina l’assemblée de cette trentaine d’adultes et d’enfants entassés.

— Vive Dieu ! je suis encore d’attaque, la mère. Et regarde ce que je t’apporte ! Un plein panier de bernicles dont tu vas nous faire un ragoût bien nourri d’oignons et de poivre. Allons ! Hardi !

Secouez-moi cette brassée d'ajoncs. Et puis quand il en manquera, nous irons marauder au bois de Coat-Bihan. Tant pis pour les paysans ! Pas vrai, les gars ?

Deux nouveaux arrivants se présentaient à l'entrée de la pièce.

— Nous fera-t-on une petite place ? réclamèrent-ils en grimaçant de leurs lèvres rasées pour se rendre aimables.

— Allons, Norma, Anne, poussez ces gamins hors du banc. Mes matelots Goulaouen et Nédélec ont droit au foyer chez moi.

À regret, les jeunes filles obéirent à leur père, et les pêcheurs s'approchèrent de la cheminée après leur avoir tiré leurs bonnets d'un air qu'ils voulaient gracieux.

— Quoi de nouveau ? demandait Gurval. N'êtes-vous pas d'avis d'essayer, le mois prochain, la pêche à la dérive ?

— Ça va, patron. Ah ! vous demandez des nouvelles ? Tout à l'heure, Auffret, le gardien du sémaphore, m'a raconté une drôle de chose. Voilà plusieurs mois qu'il signale un brick inconnu dans ce pays. Et lorsqu'il essaie de se mettre en rapports avec ce voilier, celui-ci affecte de ne jamais répondre aux signaux de ses pavillons qu'il doit très bien apercevoir. Enfin, il semblerait que ce brick traîne dans nos eaux pour une besogne dont il conviendrait de se rendre compte. La nuit, de temps à autre, des feux de couleur comme jamais les marins n'en ont employés jusqu'ici, sont aperçus en mer. Il y a du jaune, du violet, du bleu et ces flammes montent et descendent le long des amures. Est-ce un espion ?

Quelque chose de pire peut-être…

Le récit de Gourlaouen effraya les femmes et retint l’attention des hommes. Demeurés sur le seuil de leur porte et blanches comme la chaux fraîche de la muraille, Nonna et Anne avaient entendu. Leur instinct leur apprenait que pas un autre vaisseau que le *Grèbe* ne pouvait adresser ces avertissements de couleur à la terre. Comment Maharit et Job ne leur avaient-ils pas fait savoir que le brick de leur fils passait quelquefois en vue de Ploudaniou ? Jean et Julien leur en voulaient donc de n’avoir pas accepté leur proposition de fuir avec eux ?

Sous le manteau de la cheminée une querelle s’était élevée entre le vieux Plonéour-Œil blanc et Nédélec le chauve qui l’accusait de radoter.

— C’est-il parce que je touche à ma soixantième année d’inscription maritime, museau lisse, que tu te permets de railler ce que je sais pour l’avoir expérimenté !

Devant cette protestation du vieillard, Gurval intervint d’une voix éclatante afin d’imposer silence aux enfants qui s’envoyaient leurs sabots à la tête en manière de jeu.

— Holà ! mon Nédélec, fais la paix ! Et pour te calmer, Plonéour, on va boire un verre de vin d’épave à ta santé.

— À la bonne heure ! crièrent les hommes en riant, mais ton vin d’épave pourrait bien venir de la contrebande.

Avec un large sourire, le grand Lanvern servit du malaga en affectant la crainte :

— Chut ! les gabelous pourraient prendre l’éveil !

Eh ! pardieu, oui, une nuit de brume, nous étions allés accoster le trois-mâts *Orient* retour d'Espagne, et on avait fait sa petite quête. La voilà !

— Heu ! fit Plonéour, on peut trouver autre chose que des bouteilles de malaga dans ces « brouées » de mer ! C'est ce que je disais à Nédélec à propos du brick blanc signalé par le gardien du sémaphore. Nous savons tous ici que la terre et la mer sont pleines d'apparitions. Des fois, ne serait-ce pas la *Rosa-Mystica* qui reviendrait ? Un navire pâle comme le lait et qui ne répond pas aux signaux, croyez-vous cela naturel ? Et il s'évanouit comme une fumée de ma pipe, dites-vous ? Soyez donc intelligents et convenez que vous vous trouvez devant un « signe » de l'au-delà !

Cette supposition provoquait l'incrédulité des hommes et le malaise des femmes, quand Gourlaouen le Rouge alla frapper de ses poings la table-huche fabriquée d'une bille d'acajou provenant d'un naufrage, en clamant sauvagement :

— Si je rencontrais cette *Rosa-Mystica* au large, je monterais à son abordage et, de ma hache, je vous enverrais toutes les têtes des revenants au fond de la mer. Il faut en finir avec ces contes d'oie.

— Voyons, mon Gourlaouen, dit le patron Gurbal en venant lui donner une grosse tape sur l'épaule, il y a des choses qu'il te vaudrait mieux ne pas annoncer.

Se levant sous le baldaquin du foyer, Plonéour-Œil blanc protesta d'un ton solennel :

— Il t'en cuira, impie ! Ah ! tu ne parais pas croire à l'autre monde, prends garde de n'en pas être la victime et de disparaître quelque jour « croché » par les ongles des « signes » que tu nies.

— Allons donc ! riposta Nédélec, je pense comme mon camarade, et devant vous tous, je m'engage, si jamais le Jean et le Julien Buanic reparaissent, à leur passer ma gaffe de fer en travers des côtes pour voir si mon croc ramène un cœur battant ou une bouffée de vent !

Ses cheveux hérissés d'horreur, Plonéour s'écria :

— Malheureux, vous vous attaquez à des « âmes revenues » et vous essayez de les faire périr à la manière des hommes de ce monde. Vous serez châtiés, criminels !

Malgré la haine que l'assistance portait aux Buanic, la conduite de Nédélec et de ses brutaux camarades parut odieuse. Tous se taisaient, quand un gros sanglot, suivi d'une aigre plainte qui rappelait le cri d'un courlis affamé, emplit la salle. Les yeux se tournèrent vers le seuil de la maison. Une femme corpulente et un maigre homme occupaient son embrasure. Les épaules exhaussées d'une pèlerine en faux astrakan qui remontait jusqu'aux oreilles, la nouvelle arrivante faisait une grimace de désolation qui poussait en avant ses lèvres molles au-dessous d'un nez tombant du bout comme un cierge fondu.

— La veuve du timonier Bargain, cria Gurval.

Près de cette endeuillée en perpétuel gémissement, se tenait, courbé sur une crosse de cornouiller, un marin sur l'âge au crâne poli comme un couvercle de faïence.

— Isidore Bargain, salut ! fit aimablement le vieux Plonéour. Approche.

Ce frère aîné du naufragé de la *Rosa-Mystica* secoua sa tête ridée avec une mine d'infinie lassitude et dit lentement :

— On n'a plus le goût à rien. Les colonies m'ont perclus et la mort abominable de mon frère, notre soutien, m'achève.

— On ne s'en relèvera point, on est du monde fini, ajouta la veuve. Ah ! Passion du Seigneur ! mes bons amis, jurez-nous que vous n'oublierez jamais le crime des Buanic. Si ces lâches l'avaient voulu, mon mari et les dix autres marins natifs de Ploudaniou vivraient heureux à ce jour. Que ces chiens brûlent au soufre et au plomb, les siècles des siècles !

S'inclinant profondément sous le baldaquin de la cheminée comme s'il saluait le feu, le vieux Plonéour prononça gravement :

— Voilà un souhait de votre part auquel il n'y a rien à reprendre. Maintenant, veuve Bargain, je vous le demande, croyez-vous Jean et Julien des âmes ou des corps ?

D'un ton terrible, l'endeuillée répondit !

— Des corps vivants, pour mon malheur ! Et c'est pour cela que je les maudis !

Une longue année s'était encore écoulée dans une attente pénible pour Nonna et Anne. Elles auraient perdu tout espoir si, de temps à autre, Job et Maharit, rencontrés sur le palus, ne leur avaient pas assuré qu'ils restaient en relations avec leurs fils et que le jour approchait où ils pourraient se réunir définitivement si, cette fois, les jeunes filles étaient bien décidées à fuir Ploudaniou.

— Mais l'on sait que le facteur ne vous remet jamais de lettres, avait répliqué Nonna soucieuse.

Est-il bien certain que Jean corresponde avec vous comme vous l'affirmez ?

— Hé, ma mouette, avait répondu Maharit, si mes garçons mêlaient la poste à leurs affaires, on ne serait pas longtemps à savoir leur port d'attache et ils seraient menacés, jusque là-bas, par ceux de Ploudaniou.

Prenant à son tour la parole, Job ajouta :

— Confiance ! mes belles. Aussitôt leur position assurée, nous irons vivre tous quatre, bien heureux, près d'eux, dans une gentille maison fleurie.

— Le Seigneur de miséricorde vous entende ! s'exclamèrent les sœurs ravies de ces bonnes nouvelles. Nous apprendrez-vous par quels moyens Jean et Julien vous envoient de leurs nouvelles ? Nous voudrions leur faire savoir nous-mêmes que, malgré toutes les persécutions que nous endurons, nous croyons toujours en eux.

— Oh ! mes chers petits pigeons, dit Maharit en les embrassant, demain soir, samedi, en revenant de Pont-l'Abbé, prétextez une veillée chez monsieur Gourhan et vous saurez comment nous nous expliquons avec nos officiers.

En arrivant à la maison de granit de leurs parents, assez émues à la pensée du secret qu'elles connaîtraient bientôt, Nonna et Anne trouvèrent Gurval qui, les bras passés autour des cous de Gourlaouen et de Nédélec, plus petits que lui, les entretenait avec une cordialité qui n'était pas dans ses habitudes.

— Ohé ! les filles ! voici des garçons qui veulent quitter l'*Autarchiste*. Vous allez m'aider à les retenir parmi mes matelots. Demandez-leur la raison de leur abandon ?

Et comme les brodeuses ne savaient que penser de cette scène, le grand Lanvern reprit :

— Le parrain de ce cousin-là, le bonhomme Comanach, vient de leur laisser de quoi s'établir. Ils posséderont bientôt chacun leur barque neuve et un gréement de première classe. Cette fois, je crois bien que vous ne pouvez plus refuser de devenir les épouses de ces futurs patrons ?

Nonna et Anne ouvrirent des yeux énormes sur leur père.

Nonna et Anne regagnèrent leur chambre avec douleur, tandis que les héritiers du bonhomme Comanach quittaient Lanvern en songeant avec mécontentement : Ah ! elles en ont des caractères rétifs, Nonna et Anne ! Elles n'ont cependant plus rien à espérer des « âmes perdues ». Alors, qu'attendent-elles ? Patience, on vous domptera, les demoiselles !

Cependant, l'aube hivernale venue, avec son humble soleil semblable à une grosse lampe recouverte d'un globe dépoli, Nonna et Anne, découragées, commençaient à croire qu'il ne leur arriverait jamais aucun secours des frères Buanic, ces navigateurs fantômes. Les nouveaux patrons sardiniers, au contraire, devenaient des réalités redoutables.

— Ce soir, nous serons fixées sur nos sorts, dit Anne à sa sœur. Je t'avoue qu'après les propos tenus par Plonéour, je ne sais plus que croire. Il m'arrive de penser que depuis des mois et des mois, nous restons en effet les fiancées de pauvres esprits qui ne sont plus de ce monde.

Les brodeuses avisèrent leurs parents qu'elles ne rentreraient de Pont-l'Abbé qu'assez avant dans la nuit, avec quelques-unes de leurs compagnes, ouvrières comme elles dans la presqu'île, et dont elles citèrent avec audace les noms afin d'inspirer confiance. D'un pas rapide Nonna et sa sœur s'éloignent dans la presqu'île si plate que l'océan, par un effet de mirage, semble d'un niveau plus élevé. Sur une levée de terre rouge entre des étiers qui luisent comme des lames d'acier, deux sardiniers chantent avec des voix de fausset. Parfois ils lèvent une jambe, s'étalent et se relèvent.

— Les reconnais-tu ? fait Anne avec un dégoût profond. Fuyons !

— Oui, ce sont bien eux, ma sœur ! Et déjà enivrés à cette heure matinale ! Ah ! ils fêtent leur héritage. Pouah ! Jamais !

— Non ! jamais, Nonna !

Dès les six heures du soir, c'est déjà l'obscurité profonde. Au retour de Pont-l'Abbé, les sœurs marchent prudemment vers l'anse de Poultriel, car il y a danger de glisser sur l'argile du palus et de s'embourber dans les lagunes. Une petite lumière qui luit au vitrage de la saboterie, les aide enfin à se diriger. La porte ouverte, Maharit les accueille avec désolation.

— Mes pauvres filles, gémit-elle, un pressentiment m'avertit qu'ils ne se signaleront pas cette nuit.

Bouleversées par leur désillusion, Nonna et Anne pénètrent à regret dans la chaumière et laissent s'écouler quatre heures interminables. Les jeunes filles, mornes et désolées, commencent à se défier de Maharit et elles ne croient plus guère ce qu'elle leur annonce.

— Oh ! doux Jésus ! soyez-nous secourable, suppliait la sabotière, quand l'horloge à poids déclencha ses dix coups avec une sorte de violence. La dixième vibration achevait de s'évaporer, lorsque Job qui ne quittait pas du regard la baie vitrée ouverte sur le large, cria :

— Un feu ! le feu jaune... jaune...

En effet, à deux milles sur l'océan parfaitement calme en cette froide nuit limpide, un feu semblable à un gros œil d'or brillait. Il parut cligner, redevint plus brillant et disparut.

— Tout va bien ! Les capitaines nous signalent qu'ils ont belle espérance. Répondons-leur de même, fit le sabotier joyeux.

Il courut au bout de son atelier allumer trois grosses lanternes aux verres rouge, jaune et vert, et il commença de les élever à hauteur de sa fenêtre, suivant certaines conventions.

— On a son code, disait-il, le visage réjoui. Oui ! oui, mes chers enfants, on vous comprend et l'on vous répond par le même langage. Allons ! les jolies demoiselles, que faut-il leur signaler de votre part ?

— Que, menacées d'un prochain mariage, nous sommes décidées à fuir ce pays et à partir plutôt que de devenir les épouses de Gourlaouen et de Nédélec. Qu'ils viennent nous chercher ! Nous sommes prêtes à embarquer.

— Oh ! ma Doué ! s'exclama Job, je ne saurais pas exprimer toutes ces grandes nouvelles avec mes lanternes. Je n'ai qu'un moyen d'attirer l'attention de mes garçons, c'est de faire le signal du grand secours : « S'il vous arrive d'être au bout de votre misère et d'avoir besoin de notre aide immédiate, levez les trois feux simultanément et nous accourrons, quoi qu'il arrive, au péril de nos vies », nous ont dit nos garçons. Le voulez-vous, mes filles ?

— Il le faut, déclara résolument Nonna ou bien nous sommes perdues pour eux.

— Adressons donc à nos capitaines le signe d'alarme, fit Maharit.

Ayant enfilé les trois anneaux des lanternes sur un bâton dont il saisit des mains les extrémités, Job, monté sur un escabeau, les fit briller à la vue de l'Atlantique. Bientôt les flammes de bâbord et de tribord du navire s'éteignirent et ce fut la nuit noire.

— Ils ont compris ! Ils vont donc venir ! Oh ! Corps de Dieu, soyez-leur propice !

— Vraiment ! Ils viennent ? demandaient les jeunes filles frémissantes. Pourvu que...

Penchée sur l'allège de la croisée, Maharit essayait de percer les ténèbres de l'océan. Tout à coup, elle murmura :

— Misère de sort ! je ne sais ce qui se passe au phare de Ploudaniou. Je vois autour de la galerie de sa lanterne courir quelques ombres. M'est avis que le gardien de veille aura surpris nos signaux et les gabelous sont prévenus. Ces gens-là doivent croire à quelque tentative de contrebande. Ils vont arriver avec leurs fusils ! Seigneur ! s’ils allaient tirer sur le canot de mes fils qui ne se défient pas de ce danger !

Les jeunes filles avaient joint les mains dans un mouvement de frayeur. Anne prononça :

— Qu’ils renoncent à venir vers nous, quelque peine que nous en éprouvions. Vous devez bien avoir un moyen de les aviser. Ah ! pressez-vous de lever vos lanternes.

Job gronda :

— Paix ! ho ! paix, là ! mes belles ! Si l’on suivait le premier mouvement des femmes, on se jetterait à la mer pour se sécher. D’ailleurs, il est trop tard pour donner contre-ordre à Jean et à Julien. Les feux de leur bord sont éteints, c’est qu’ils sont en route. Je n’ai aperçu autour de la lanterne du phare que les oiseaux qui, chaque nuit, arrivant du large, viennent y donner du bec comme des fous. Tes gabelous sont ailés, ma chère, et leurs voix ressembleront à celles de cormorans.

Malgré l’assurance affectée du sabotier, les jeunes filles et sa femme, au moindre craquement, à l’éboulis d’un galet, sursautaient. Les yeux fixés sur le cadran d’émail de son horloge, Job reprit :

— Quinze minutes ! M’est avis que nous pouvons sortir. Du silence, mes belles, et du sang-froid.

L’artisan éteignit l’une après l’autre ses lanternes de couleur et jusqu’à sa lampe à suspension.

L’une derrière l’autre, Maharit, Nonna et Anne descendirent vers la plage.

« Jamais ils ne viendront et nous sommes les victimes d’un mirage », songeaient Nonna et

Anne. Elles commençaient à croire que les feux de couleur au large n'étaient que fantasmagorie, lorsque les lents battements d'avirons plongés avec précaution, vinrent frapper leurs oreilles. Les sœurs s'étreignirent convulsivement les mains. La nage des rames faisait un bruit doux qui les enchantait.

— Marchons jusqu'à la laisse des goémons afin d'aller au-devant d'eux, proposa Maharit qui ne pouvait plus se contenir.

La marée était basse ; ils durent s'avancer sur les pierres couvertes d'algues vésiculeuses où les crabes effarouchés fuyaient en grattant le sable de leurs pattes pointues. Une roche en forme d'énorme dé fut gravie par les jeunes filles, Job et Maharit. De ce piédestal, ils dominèrent toute l'anse du Poultriel. Une barque noire glissait vers eux dans le silence le plus absolu. Un homme de haute taille, aux épaules étroites, se tenait debout sur le caisson de proue. Encore qu'il fût impossible d'apercevoir son visage caché sous une casquette rabattue, le cœur de Nonna le reconnut :

— Ne descendrez-vous pas à terre, Jean ? demanda Nonna effrayée en voyant que le matelot assis en poupe faisait virer le canot.

— Et Julien, pourquoi n'est-il pas là ? questionna Anne désolée.

Le marin qui godillait se leva et la jeune fille reconnut son fiancé. Elle le pria d'accoster, mais Julien, pour toute réponse, agita vers elle sa main. La chaloupe s'élevait et s'abaissait lentement à la faible houle. Interdites et désespérées, les deux sœurs ne comprenaient rien à l'attitude de leurs fiancés et l'épouvante grandissait en elles.

N’était-il pas évident que ce canot n’avait qu’une apparence et qu’une parole imprudente le ferait évanouir ?

À ce moment, des avirons frappés contre leurs tolets de fer firent entendre leur bruit rythmique dans la direction du cap de Kerpenhir. D’une voix sombrée, Jean avertit qu’il leur serait désormais impossible de débarquer. Comme il s’en doutait, les gardiens du sémaphore et du phare avaient signalé leur présence sur le littoral. Ils allaient être pris s’ils ne regagnaient point leur bord. À cette annonce, Nonna ne put s’empêcher de crier :

— Partez donc ! Ah ! pourquoi êtes-vous jamais venus, votre frère et vous ? Vous n’avez commis aucun crime, je suppose ? Laissez donc arriver cette autre barque et descendez. Nous saurons vous défendre.

Presque invisible dans l’obscurité verdâtre des flots, Julien qui commençait à remonter vers le large, répondit d’une voix à peine distincte :

— Pour des raisons que nous vous apprendrons, nous ne voulons pas que ces gens de Ploudaniou envahissent cette nuit notre brick. Mais nos misères vont finir. La nuit de la Chandeleur, nous viendrons vous prendre. Nous vous emmènerons vivre dans les terres ensoleillées plus clémentes que ce littoral sauvage. À la Chandeleur ! Adieu ! Nous sommes poursuivis.

Sous la godille de Julien le petit canot commença de fuir vers la haute mer avec une vitesse prodigieuse. À sa proue la longue silhouette noire de Jean paraissait aussi inconsistante qu’une fumée de houille. Cette fumée se mêla bientôt aux fumées sulfureuses du ciel. Cinq minutes passèrent. Les jeunes filles n'entendaient plus rien et s'apprêtaient à marcher vers la dune, quand des détonations éclatèrent.

— On tire sur eux ! Hélas ! hélas ! gémit Maharit. Alors seulement Nonna et Anne pensèrent :

« Si l'on veut les tuer, c'est qu'ils existent ! » Et elles en éprouvèrent une joie douloureuse.

## XI

## LE BRICK FANTÔME

Depuis trois jours il soufflait à travers la presqu'île un vent à vous étouffer. Le bourg était recouvert de l'écume envolée aux déferlements et cette neige donnait un aspect polaire aux maisons barricadées pour résister à la tempête.

Le lundi soir, 2 février, Nonna et Anne qui habitaient maintenant la maison du tailleur Gourhan, arrivèrent au crépuscule à la saboterie de Poultriel.

— Oh ! mes petites mouettes, s'exclama Maharit en les pressant dans ses bras, nous ne comptions plus sur vous. Oh ! vos yeux sont comme la braise. Auriez-vous encore pleuré ? Il faut rire, on va connaître le bonheur !

Très ardemment, Anne demanda :

— Avez-vous d'autres nouvelles, bonne mère ?

— Aucune, mes belles ! Jean nous a donné rendez-vous pour demain. Je suis prête. Voyez ! Ah ! c'est le grand départ !

Les jeunes filles remarquèrent que la salle semblait avoir été déménagée. Il n’y restait plus que quelques gros meubles. Job raconta qu’il avait envoyé son outillage et ses objets de valeur chez un sabotier de ses amis, à Loc-Maria. Pour le reste, à la grâce de Dieu !

— Maintenant, embarque ! fit Maharit en sautant de joie.

— Non, tu n’embarqueras point la prochaine nuit, folle, gronda Job, parce que le navire de nos fils devra fuir sous l’ouragan.

Navrées, les jeunes filles se serrèrent l’une contre l’autre sur le banc-coffre du lit clos où elles allaient coucher. Par instants la chaumière craquait de son faîtage à ses fondations comme si des grands bras la serraient violemment et les miaulements épouvantables de la tourmente emplissaient sa cheminée.

— Comment pourrais-je dormir si je songe que Jean se trouve en ce moment au péril des flots ? songeait Nonna Ah ! le terrible métier que celui de marin !

— Puisqu’on va bientôt quitter cette maison, reprit Maharit exaltée, brûlons la chandelle par les deux bouts.

Elle rit de sa plaisanterie en allumant quatre petits cierges, ses lampes, et ses trois dernières chandelles de résine. Elle apporta ces lumières devant l’image de Gildas, le saint navigateur, debout en son auge sur un océan courroucé.

— Maintenant, allons nous reposer, mes cailles. Quand nous rouvrirons les yeux, nous ne serons plus éloignés de notre rendez-vous.

… Après être demeurées éveillées plusieurs heures dans l’angoisse, la lassitude fit s’endormir Nonna et Anne. Quand elles se réveillèrent, elles crurent qu’elles rêvaient. Plus de bourrasque !

Job et Maharit sortirent de leur chambrette, stupéfaits du repos de l’air.

Anne et Nonna sautèrent aux cous des sabotiers et il leur apparut que rien ne pourrait plus les empêcher d’être les épouses de leurs capitaines marins. Tout à l’heure Jean et Julien viendraient les chercher. Elles embarqueraient sur leur beau navire blanc qui les emmènerait vers cette terre promise où le soleil fait chanter les rossignols dans les bosquets fleuris.

Un peu avant la nuit, comme le palus autour de la saboterie était redevenu absolument désert, Job, Maharit, Nonna et sa sœur ne purent résister au désir de descendre jusqu’à la grève. Lorsqu’ils se trouvèrent sur la crête de la dune, ils furent saisis d’effroi. Quoique l’atmosphère fût assez calme, des nuages roux s’échevelaient au-dessus d’une mer violâtre qui moutonnait jusqu’à l’horizon. Par instants les nuées et les vagues paraissaient se joindre et l’on croyait entendre l’explosion de canons énormes. Vers Kerpenhir, de temps à autre, une colonne d’eau et d’écume, s’élevant vers le firmament, retombait avec un fracas terrible sur la falaise qu’elle lézardait. Abusée par la quiétude relative de l’air, Maharit annonça la prochaine arrivée du *Grèbe* comme une certitude.

— Je les sens ! Je les devine ! Là-bas ! là ! là !

Or il arriva que Maharit, prédisait la vérité. Comme le crépuscule étendait sa grande aile ténébreuse sur l’Atlantique, trois feux rouge, vert et jaune, brillèrent au large Job et sa femme poussèrent un cri de triomphe. Puis le poing levé sur le village qui disparaissait dans l’ombre, le sabotier prononça :

— On va donc vous échapper, gueux ! fils de gueux ! Nous avez-vous fait souffrir ? Ah ! vous appeliez mes garçons : naufrageurs et « âmes perdues », ils vous montreront qu’ils ont plus d’honneur et d’intelligence que vous.

L’artisan parlait encore lorsqu’une violente bourrasque lui enleva son chapeau dont les pannes de velours frétillèrent en s’envolant. En une minute l’océan, comme pétri par de formidables mains invisibles, ne fut plus que chaos et tourbillon.

— Mon Dieu ! leurs trois feux changent de position, s’écria Maharit. Les voilà les uns à côtés des autres.

— Jour d’enfer ! cria Job en entrechoquant ses mains, rappelle-toi leur signification, femme ! Ah mes garçons ! mes garçons ! À l’aide ! à l’aide !

Devant les interrogations des jeunes filles, Maharit répondit qu’il lui semblait se souvenir qu’en cas de malheur à leur bord, Jean et Julien placeraient leurs feux de niveau sur la lice de leur navire. Peut-être quelque voie d’eau s’était-elle déclarée ? Ou bien l’un et l’autre des frères avait-il été emporté par un de ces paquets de mer qui balayent soudain, sur un pont de vaisseau, gens et agrès comme une brosse fait voler la poussière d’un vêtement. Le sabotier et sa femme, fous de douleur, fuyaient le long de la plage, puis s’en revenaient sur leurs pas en gémissant. En filles de marins, pleines de sang-froid, Nonna et Anne arrêtèrent les sabotiers et leur dirent :

— Vos insultes ne sauveront pas Jean et Julien. Si leurs feux signifient qu’ils réclament de l’aide, il faut les secourir. Nous allons prévenir.

Les vaillantes filles partirent en courant vers le village.

— Non ! non ! ne mettez pas les gens de Ploudaniou dans nos affaires, vociféraient les sabotiers.

Sans prêter attention au délire de ces parents qui, par haine des pêcheurs, auraient laissé naufrager leurs fils, Nonna et Anne allèrent frapper à la maison de monsieur Béven qui détenait les clefs du canot de sauvetage. Elles l’avertirent que le *Grèbe,* voilier commandé par les frères Buanic, se trouvait en perdition. Au premier instant le syndic crut les demoiselles Lanvern complètement folles.

Elles l’entraînèrent sur le port et lui montrèrent les feux rouge, jaune et vert qui, plus gros que tout à l’heure, bondissaient ou s’effondraient dans des gouffres instables pour resurgir à la pointe des houles comme des yeux hagards. Aux mugissements de la sirène de la station de sauvetage, toutes les portes s’ouvrirent. Les hommes, femmes, vieillards, mousses coururent au hangar du canot. Le grand Gurval, demi-vêtu, ses cheveux roux hérissés comme une botte de paille, trouvant Nonna et Anne parmi la foule entassée dans l’abri, leur fit un visage affreux. Mais ce n’était pas l’heure de châtier ces rebelles comme elles le méritaient ; l’honneur lui commandait de sauver d’abord les pauvres hommes en peine de perdre leurs corps.

— Sait-on la position du navire en danger ? A-t-il pu se faire connaître ?

— Oui, c’est le *Grèbe* capitaine Jean Buanic, second Julien Buanic, répondit résolument le syndic. Un cri d'horreur s'éleva : Nous ne partirons pas pour ces « âmes perdues ». Non ! non ! jamais ! D'un ton furieux, le patron Lanvern prononça :

— Ce n'est pas la peine que du monde de chair et de sang donne sa souffrance pour délivrer des « âmes perdues » qui ne courent aucun risque.

Les trois feux de couleur sautaient comme des danseurs endiablés.

— Allons ! allons ! reprit monsieur Béven avec autorité, regardez ces lumières, les amis, et que celui qui ne se sent pas le cœur retourné, lève la main ?

Pas un bras ne se dressa. Le syndic en fut interdit.

— Une supposition, compagnons, dit alors le vieux Plonéour-Œil blanc, venant en aide à monsieur Béven, si ce sont des « âmes perdues », vous aurez tout de même fait votre devoir de chrétiens, car il faut soulager les esprits en peine, et si ce sont de pauvres hommes à l'angoisse des flots, il faut les sauver.

En vain, Gurval annonça-t-il qu'il se refuserait à ordonner cette sortie, ses rameurs eux-mêmes, et parmi eux des cousins des naufragés de la *Rosa-Mystica* réclamèrent leur embarquement. Alors le grand Lanvern ceignit sa ceinture de sauvetage tout en vociférant :

— Que je les ramène, et ils me paieront mes soucis. Vous, matelots, attention ! Les femmes et les mousses, « crochez » ferme dans le « cartahu ».

À son ordre la foule se jeta sur l'énorme cordage amarré en proue du canot.

— Halez ! Oh ! hisse ! commanda Gurval debout au caisson arrière.

Les seize rameurs, jambes nues, les ceintures de liège comme des cuirasses autour du corps, suivaient le mouvement de descente, leurs mains aux bordages.

— Tonnerre ! Halez plus ferme ! Oh ! oh ! hisse !

Au moment où l'embarcation entrait dans la mer, les seize rameurs plongés à mi-corps dans les vagues s'enlevèrent à la force des bras et retombèrent tout ruisselants sur les bancs où ils s'amarrèrent à des courroies.

— Armez ! cria Gurval.

Et comme au : en joue, feu ! d'un capitaine de mousqueterie, les seize rames plongeant dans l'eau enlevèrent le canot qu'on vit glisser sous un ciel de goudron.

À l'instant où les sauveteurs traversaient la passe de Ploudaniou, la lumière du phare, à l'entrée du port, fit briller les blancs caissons à air du canot.

Le vieux Plonéour, resté sur la cale, levant l'une de ses cannes, dit alors :

— Voyez donc ! le feu jaune du *Grèbe* s'éteint ! Et voici le vert qui disparaît ! Le rouge n'est plus ! Ah ! Dieu !

À cet avertissement sinistre, une clameur d'épouvante s'éleva dans la foule et les fronts se signèrent. Nonna et Anne tombèrent évanouies.

## ÉPILOGUE

Depuis tant d'années écoulées, sans nouvelles de Jean et de Julien Buanic, elles en sont arrivées à ne point encore croire à leur disparition définitive. Quand un voilier passe en vue de Ploudaniou elles se raniment et attendent un miracle. Ont-elles tort ? À notre idée de Bretons, la vie elle-même n'est qu'un signe et il n'y a rien de fini au pays des trépassés. Pourquoi donc ceux qui nous aimèrent ne se manifesteraient-ils pas ?

Bien des fois, à bord de nos barques de pêche, en apercevant les deux fiancées-veuves sur les falaises, observant l'infini où il reste toujours de l'espoir, nous nous regardons les uns les autres avec de drôles d'yeux, et nous ne sommes plus certains que la vie soit une réalité plus assurée que les rêves de ces amoureuses.

*Les Âmes en peine,*
roman de Charles-Hippolyte-Jean Géniaux (1870-1931),
a été publié par Ernest Flammarion,
à Paris, en 1922.

ISBN : 978-2-89816-926-7
© Vertiges éditeur, 2023

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2023

– 1 927e lecturiel –

Lecturiels

www.lecturiels.org